

Transformations des espaces habités à Dakar : Adaptations fonctionnelles ou ré-interprétations culturelles ?

Annik Osmont

Laboratoire de sociologie et géographie africaines

Institut d'urbanisme

Université de Paris VIII

2, Rue de la Liberté, Paris, France

Summary

This article considers the multiple and frequent transformations of dwelling conditions in a large African town. Examples from Dakar (Senegal) show how these are related to the process of urbanization. Precarious economical conditions cause a large mobility of people towards cities and within these. In such cases, solidarity within the family entails frequently the reconstitution of a larger family on one dwelling site, followed by sudden densification of the habitat. In such a context, imported European housing models, even when modified, are poorly adapted to the observed lifestyles. These are marked by mobility and flexibility and imprint an unstable, precarious as well as momentary character to spatial codifications. Three examples are discussed: two self-built houses and one constructed as part of a low-cost housing scheme. The life of the inhabitants has been the object of a lengthy observation in its relation to the occupation and density of the habitat.

Résumé

L'objet de cet article est d'analyser dans une grande ville africaine les multiples et fréquentes transformations apportées à l'habitat par les occupants. Des exemples étudiés à Dakar (Sénégal) montrent différents types de modifications liées aux conditions de l'urbanisation. La précarité du statut économique entraîne une grande mobilité des individus notamment vers les villes et à l'intérieur de celles-ci. Dans ces cas la solidarité familiale contribue souvent à la reconstitution dans un seul site de la famille élargie, entraînant une densification imprévue de l'habitat. Dès lors, il s'avère que les modèles de logement importés d'Europe, même modifiés, sont peu adaptés aux modes de vie observés. Ceux-ci sont marqués par la mobilité ainsi que par la flexibilité et impriment un caractère instable, précaire et momentané aux codifications spatiales. Trois exemples sont analysés: deux maisons réalisées en auto-construction et une maison réalisée dans le cadre d'un programme de constructions économiques. Les vicissitudes des occupants ont fait l'objet d'une observation prolongée dans leurs relations avec l'occupation et la densification de l'espace.

1. Les transformations de l'habitat liées aux conditions de l'urbanisation

Les grandes villes africaines, comme toutes les métropoles des pays en développement, donnent au visiteur l'image d'un perpétuel chantier. Certes, dans une ville d'un million d'habitants comme Dakar, il faut accueillir chaque année 40 à 50 000 habitants supplémentaires provenant de la croissance naturelle et de l'exode rural. Ceci pourrait suffire à justifier l'intensité de l'activité de construction, d'autant plus disséminée que les pouvoirs publics ne produisent guère plus de 500 logements programmés par an. Cependant, cette activité se trouve démultipliée en raison surtout des perpétuelles transformations apportées par les citadins à leur habitat. Qu'il s'agisse de baraqués en bois ou de maisons en matériaux durables, de constructions irrégulières ou de logements planifiés, que l'accès au sol soit légal ou non, dans tous les quartiers, on construit, puis on casse en partie pour reconstruire. C'est l'aspect le plus visible des choses; d'autres transformations sont pratiquées qui concernent l'organisation de l'habitation: répartition différente des pièces, changement d'affectation, modification du rapport cour/logement, espace ouvert/espace fermé, etc.

L'ensemble de ces activités exprime-t-il une situation conflictuelle, créée par les conditions mêmes de l'urbanisation en Afrique, marquée notamment par un passage trop rapide et mal assumé du rural à l'urbain, ou bien traduit-il des modèles spécifiques qu'il convient alors d'analyser dans leur différence culturelle? A cette double question, nous tenterons de répondre à partir des résultats de recherches menées depuis plusieurs années dans l'agglomération dakaroise.¹ (Après avoir proposé quelques axes d'une réflexion d'ensemble, nous illustrerons nos propos à travers trois études monographiques, brièvement exposées, représentatives des formes d'habitat les plus courantes et les mieux connues à Dakar: il s'agit de deux maisons auto-construites et d'une maison en location-vente, réalisée dans le cadre d'un programme de constructions économiques).

Il convient tout d'abord de signaler que la population sénégalaise a une longue pratique de la mobilité géographique, qui a deux caractéristiques essentielles:

- Les mouvements migratoires sont marqués par le caractère long-temps précaire, donc provisoire, de l'installation en ville. La grande majorité s'installe chez des parents (51 % selon une récente enquête)² ou chez des amis. Il y a donc des phénomènes de surpopulation fréquents dans l'habitat, mais qui peuvent varier dans le temps

¹ Recherches effectuées depuis 1979 dans le cadre d'un programme de recherche confié par le Ministère de la recherche et de l'industrie au Groupe de recherche urbaine en Afrique, au sein du Laboratoire de sociologie et géographie africaines associé au CNRS.

² SONED, BCEOM (1982), "Etude du plan directeur d'urbanisme de Dakar. Synthèse des données urbaines 1980–1981" (Ministère de l'Urbanisme, de l'Habitat et de l'Environnement de la République du Sénégal, 7 volumes).

et suivant le statut socio-économique de l'hôte. Pour remédier à cette situation, celui-ci peut soit modifier la distribution des individus dans sa maison pour faire de la place à de nouveaux habitants dont il ne connaît jamais à l'avance la durée du séjour, soit transformer son habitation pour augmenter sa capacité d'accueil par la construction de nouvelles pièces.

- La généralisation des migrations saisonnières (dites "navétanes") entre la campagne et la ville, particulièrement fortes dans les périodes de grande sécheresse, fait que chaque famille étendue est à la fois urbaine et rurale. L'activité agricole demeure une préoccupation pour de très nombreux citadins. Et si l'imaginaire urbain a pénétré jusqu'au cœur des campagnes, on constate qu'un mode de vie semi-rural reste présent dans de nombreux quartiers de Dakar, ce qui n'aide pas à résoudre les contradictions entre modèles traditionnels (ruraux) et modèles modernes (urbains).

D'une manière générale, cette mobilité géographique, qui a pour corollaire une mobilité importante à l'intérieur de la ville, complique singulièrement l'appropriation de l'espace habité.

Par ailleurs, si la croissance urbaine est très forte (7 % en moyenne par an à Dakar ces dernières années), la création d'emplois est infiniment moins ample. L'intégration des actifs dans le secteur moderne de l'économie est donc très faible, le chômage et le sous-emploi étant croissants. La contre-partie de cette situation est donc l'importance de ce que l'on nomme, à défaut d'un terme plus approprié, le secteur "informel" dans l'économie urbaine. Il s'agit de petits métiers peu qualifiés, souvent non déclarés, occasionnels. Une enquête estime à 56 % la part de ce secteur dans l'emploi total à Dakar,³ cette proportion atteignant même 80 % dans l'ensemble des capitales régionales sénégalaises. On retiendra également que cette forme de production est marquée par l'instabilité et la petite taille des établissements ainsi que par le caractère familial d'un grand nombre de ces "affaires". Dans cette situation, la mobilité des individus est la règle. D'autre part, la population salariée est elle-même touchée par la précarité des emplois et la faiblesse des revenus.

Ainsi, l'importance du chômage constraint ceux qui ont la garantie de l'emploi, notamment les fonctionnaires, à assumer la charge d'un nombre important d'inactifs ou de chômeurs partiels, le poids d'une solidarité familiale obligée affaiblissant alors une situation pourtant stable sur le papier.

Il faut aussi noter que la volonté d'améliorer leur situation matérielle conduit beaucoup de gens à créer sur le lieu de leur habitat des activités appartenant au secteur de la petite production marchande. Les femmes pratiquent plutôt le commerce, parfois la couture ou la coiffure traditionnelle. Les hommes sont artisans ou exercent des petits métiers

³ DEVOIZE, S. (1982), Des économies dualistes: le secteur informel, *Projet* (Fév. 1982) No 162, numéro spécial, "L'explosion urbaine du Tiers Monde".

du bâtiment, ou bien ils sont mécaniciens. Toutes ces activités liées à une clientèle très localisée ne peuvent se déployer et s'organiser de manière visible que lorsque le quartier est déjà quelque peu stabilisé dans son peuplement. On voit alors surgir des transformations des constructions et de l'organisation des parcelles: ainsi, dans une cité réalisée en 1956 et comportant au départ des maisons de trois pièces, de nombreuses transformations ont été apportées au bâti par les propriétaires résidents pour développer une activité économique:

- Construction de locaux commerciaux lorsque la parcelle est en bordure d'une rue passante, ou à un carrefour. Parfois même le rez-de-chaussée est transformé totalement ou partiellement en entrepôt, en boutique ou en local artisanal. L'habitat est alors transféré vers un premier étage dont la réalisation représente un petit exploit technique, puisqu'il a fallu débarrasser la maison de son toit d'origine à double pente, et faire supporter aux fondations le double du poids prévu au départ.
- Construction, généralement en fond de parcelle, de chambres meublées sommairement pour être louées à des commerçants du marché situé à proximité. Et si la surface au sol ne suffit pas, si le premier étage est habité par la famille, on réalise un second étage de chambres meublées, le tout évoquant l'ancien caravansérail bien connu des marchands itinérants.

Cette intense activité de construction est encore accentuée par le fait que, compte tenu de la faiblesse des revenus et de l'épargne, ces investissements sont nécessairement étalés dans le temps, renforçant l'impression de perpétuel chantier même dans des quartiers relativement anciens.

En tout état de cause, compte tenu du caractère précaire et souvent extra-légal des activités intégrées dans l'habitat, et de la mobilité des individus qui les exercent, aucune de ces installations n'a un caractère stable ni définitif. C'est ce qui peut en partie expliquer l'aspect assez sommaire, peu soigné même, de ces aménagements, que la modicité des moyens des constructeurs ne peut seule justifier.

2. Modèles culturels et transformations de l'organisation de l'espace habité

Il semble difficile d'identifier des modèles culturels unitaires régissant les modes de vie et les pratiques de l'espace habité dans la société sénégalaise et ceci pour deux raisons qui nous semblent essentielles.

- Si l'on considère la société sénégalaise "traditionnelle", c'est-à-dire antérieure à la colonisation et à l'islamisation, on observe des modèles différents suivant les régions et suivant les ethnies. Prenons l'exemple de la structure familiale: dans la société traditionnelle africaine il est difficile de repérer une structure familiale unitaire et stable, même si la polygamie et la famille étendue ont été et restent la forme la plus répandue, même en ville ; en effet, les relations de

parenté, le statut des femmes, de l'époux, des enfants et des autres parents sont différents selon que le système de filiation est patri-linéaire, matri-linéaire ou bilatéral. Or, les trois cas existaient au Sénégal. En outre, le statut même des familles dans la société et donc l'ensemble des formes de sociabilité varie selon qu'il s'agit de sociétés à Etat ou de sociétés segmentaires. Or, les deux types de sociétés ont existé au Sénégal.

- Dans la seconde moitié du 19ème siècle, la société sénégalaise, de tradition polygame et animiste, a été l'objet d'une double influence: celle de la culture française (monogame) à travers la conquête coloniale et celle de l'Islam (polygame) qui a largement supplanté l'animisme. Toutefois ces apports extérieurs sont trop récents et trop hétérogènes pour que des modèles unitaires aient pu émerger. En outre, ils ont été dominateurs, donc aliénants, puisqu'ils ont été marqués par une volonté d'apporter la civilisation et le progrès à des peuples considérés comme primitifs et arriérés au regard des valeurs de l'Occident.

Les modèles exogènes ont pu s'imposer notamment parce qu'ils ont été véhiculés par l'école. Dès lors, il n'est pas étonnant que ce soit dans les groupes sociaux les plus favorisés, en particulier dans la bourgeoisie d'affaires et les milieux intellectuels, que la double référence soit le plus visible.

Nombre de jeunes diplômés, ayant séjourné dans des universités étrangères, aspirent, à leur retour, à un mode de vie urbain de type européen, alliant famille mono-nucléaire réduite, contrôle des naissances, augmentation de la consommation de produits et de biens importés, amélioration de la qualité et du confort de l'habitat.

Cependant la pression du milieu est forte.

Il est impossible de se soustraire complètement aux multiples obligations familiales, religieuses, sociales, qui tissent un réseau très serré de relations entre les individus. On voit réapparaître les modèles ancestraux à l'occasion d'événements majeurs de l'existence, comme les alliances matrimoniales, les baptêmes et les autres fêtes familiales ou religieuses, l'entrée dans la vie professionnelle et/ou politique. A chacun de ces moments l'individu se trouve défini par son statut dans ses différents groupes d'appartenance, au moins autant que par ses qualités acquises dans une éducation hybride et par sa situation économique.

Bien souvent ces distorsions se traduisent dans des pratiques apparemment contradictoires de l'espace habité. Ainsi, dans une même mai-sonnée, le repas sera pris dans la cour sur une natte autour de la grande bassine contenant le traditionnel riz au poisson, à côté d'une salle de séjour moderne rendue à peu près impraticable en raison de l'accumulation de meubles, d'objets et d'équipements parfois coûteux (chaîne haute-fidélité, télévision, etc.). Les citadins "modernistes" gèrent de façon diverse ces contradictions.

Ainsi, par exemple, ils affirment une identité négro-africaine par la construction d'une case ronde à toit de paille. Mais celle-ci est installée

dans le jardin pour le thé ou la prière, à côté d'une maison de type européen.

Il peut s'agir à l'inverse d'afficher le plus possible de signes de la modernité urbaine dans un luxe tapageur pour compenser la persistance de relations de parenté et d'alliances matrimoniales traditionnelles.

Dans cette situation de dualisme culturel, l'équilibre entre les différentes composantes est précaire, constamment remis en cause pour des raisons économiques et idéologiques. Cela se traduit dans les usages de l'espace habité notamment par le surinvestissement ou le changement dans l'affectation de certains espaces (le salon, la cuisine et la salle de bain européens, la cour), selon les moments de la vie du groupe familial.

Par ailleurs, l'organisation toute entière de la maison peut être modifiée par exemple lorsqu'un chef de famille passe de la monogamie à la polygamie.

L'incertitude quant à la structure familiale a aussi des répercussions sur le mode de vie et donc sur les usages de l'espace. En particulier, il existe une compétition visible entre les fils et les neveux qui se traduit par une mobilité résidentielle importante. Celle-ci est fonction du rapport de force entre les deux groupes, ou des modifications dans la répartition des uns et des autres dans l'habitation. De même, les relations parents-enfants et mari-femme se déplacent constamment dans le temps et dans l'espace. Il s'ensuit une grande incertitude à propos de l'appropriation des espaces dans la maison des habitudes des espaces dans la maison, et des habitudes de mobilité interne.

On constate cependant que la polygamie et la famille étendue demeurent la structure familiale dominante. L'une et l'autre continuent à régler les modes de vie et les usages de l'espace habité, en subissant cependant aujourd'hui des transformations plus ou moins profondes.

Dans la plupart des sociétés traditionnelles rurales, la famille s'installait sur une parcelle, isolée par une clôture en végétation ou en terre. Chaque épouse avait sa case où elle dormait avec ses jeunes enfants. L'époux avait aussi la sienne, située généralement près de l'entrée de la parcelle pour en surveiller l'accès. Il recevait dans sa case chaque épouse à tour de rôle selon un code préétabli, comportant la confection du repas pour toute la maisonnée par celle qui rendait visite au mari, pendant deux ou trois nuits de suite. Chacune disposait aussi d'une partie de la cour pour ses activités domestiques.

La partie centrale de la cour permettait d'accueillir les visiteurs, le plus souvent à l'ombre d'un arbre, ou bien était le lieu de la convivialité. Selon le moment, la saison, la qualité des invités, les repas pouvaient être pris dans la cour ou dans telle ou telle case, les épouses ensemble avec les petites et les grandes filles, les adolescents rejoignant leur père, ou bien les deux époux ensemble, pour le repas du soir, quand ils vont passer la nuit ensemble.

La forme la plus répandue de l'habitat traditionnel urbain est toujours la *concession*, de 300 à 400 m², qui accueille un nombre plus ou moins important de constructions, selon la taille de la famille. Chaque

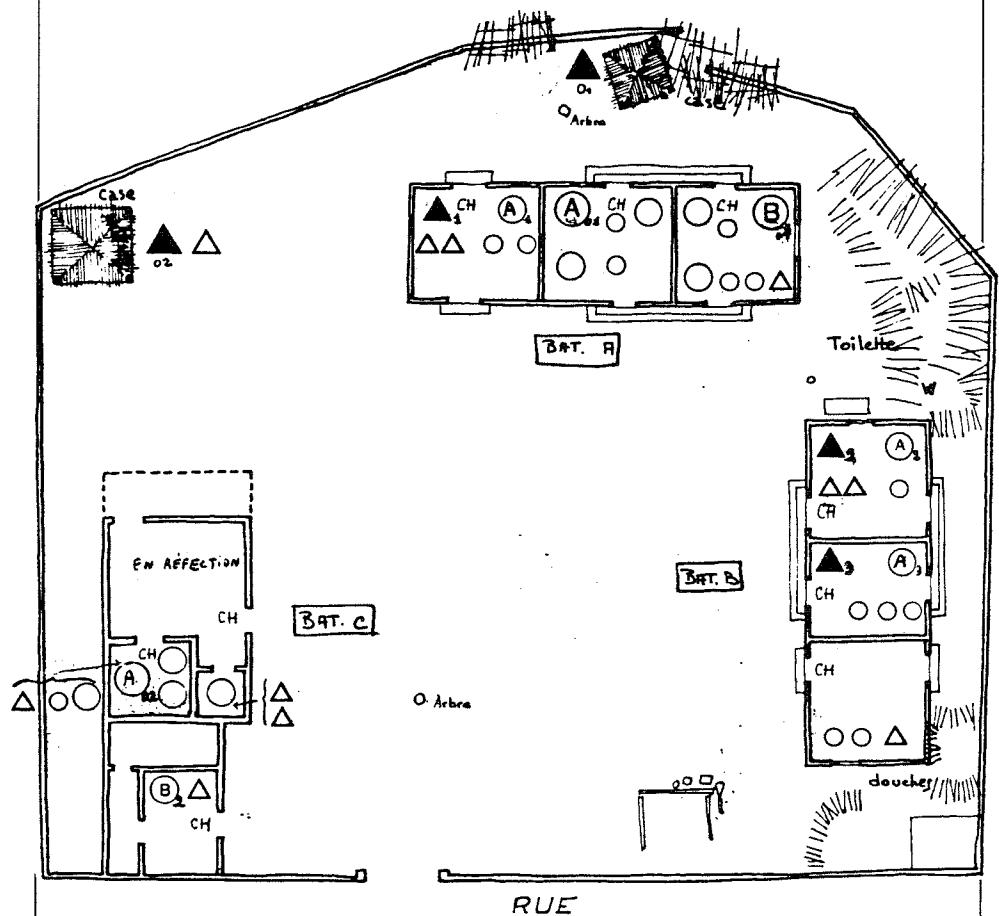


Fig. 1

Une *concession* urbaine traditionnelle du Sénégal avec ses occupants.

A traditional urban *concession* in Senegal with its occupants.

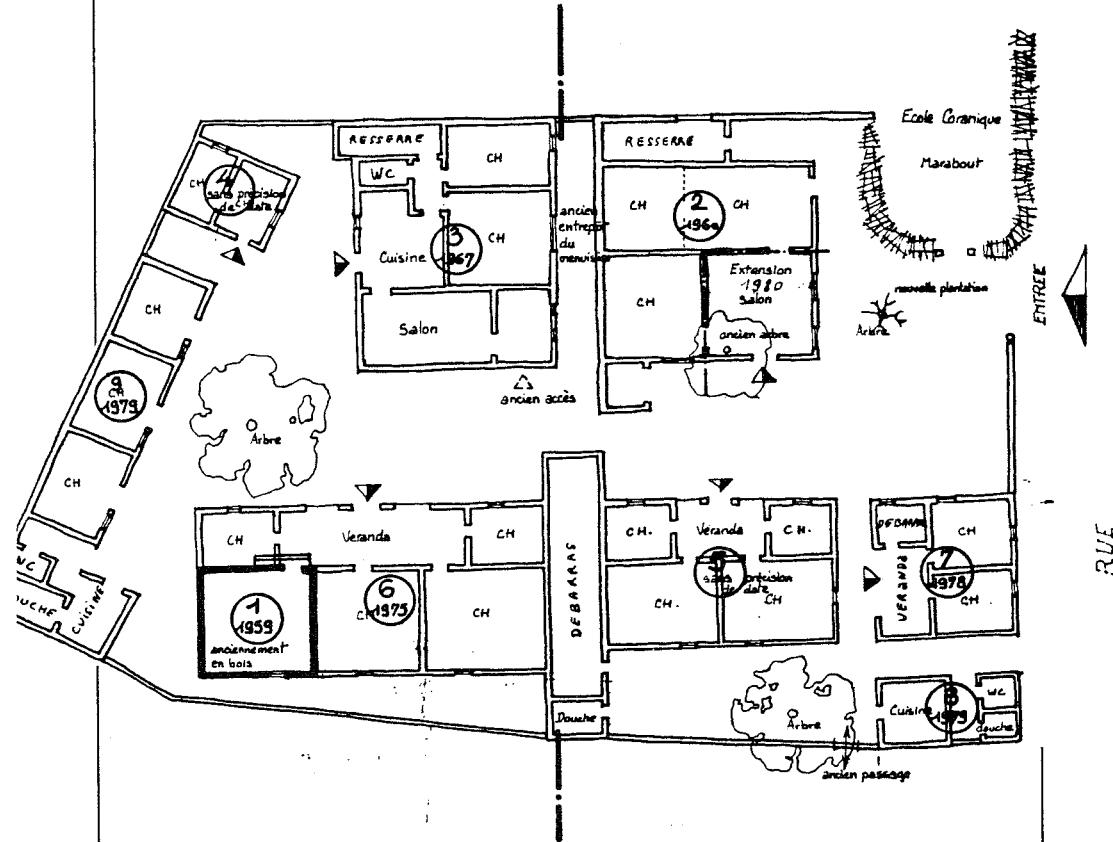


Fig. 2

Une *concession* urbaine traditionnelle au Sénégal: les étapes de construction, lors du remplacement graduel des cases par des baraqués en bois et par des bâtiments en matériaux durables.

A traditional urban concession in Senegal: phases of its construction where huts are gradually replaced by constructions made of wood and durable material.

épouse dispose d'une chambre où elle réside avec ses jeunes enfants; il arrive de plus en plus fréquemment que le chef de famille ne dispose plus d'une chambre personnelle. Ces constructions sont parfois hétérogènes, le remplacement des cases par des baraqués en bois et des bâtiments en matériaux durables se faisant très progressivement (Fig. 1). On retrouve encore une codification assez précise des espaces habités, et notamment l'organisation autour d'une cour centrale. Mais il arrive un moment où la *concession* est pleine et ne peut plus supporter de constructions supplémentaires (Fig. 2).

Au moment de l'Indépendance (1960), les pouvoirs publics ne se sont guère préoccupés de ces principes courants d'organisation familiale et spatiale. Dès ce moment, l'adoption par les responsables de modèles occidentaux d'urbanisation a joué un rôle considérable dans les formes prises par l'habitat et leur évolution. Ces modèles ont trouvé à s'exprimer notamment dans une réglementation urbaine et foncière généralisant le lotissement (Fig. 3). La politique étatique du logement subventionné commencée au milieu des années 50 a dès le début privilégié et largement diffusé, surtout en location-vente, la maison uni-familiale sur parcelle, destinée à des familles restreintes, de type européen et à statut économique stable (Fig. 4). Les appartements collectifs ont été l'exception, et sont d'ailleurs mal acceptés par les candidats à la propriété (Fig. 5).⁴

Cependant, il est rapidement apparu que ces modèles de logement, apportés par des architectes européens, n'étaient pas adaptés aux besoins des utilisateurs. Aussitôt installés, les occupants commençaient à tout transformer, cassant et reconstruisant, parfois au mépris affiché du règlement imposé par la Société immobilière.

A partir de 1965, on note un effort du pouvoir et des planificateurs pour adapter l'habitat à une façon de vivre considérée comme africaine. Les concepteurs s'inspirent de ce qu'ils ont vu dans les *concessions* urbaines traditionnelles.

Ainsi on prévoit désormais une cour réservée aux usages domestiques (Fig. 6). Celle-ci est autant que possible éloignée de l'entrée dans les *concessions* traditionnelles, ce qui n'est pas toujours le cas avec les maisons planifiées. En revanche, la cour centrale où on recevait les visiteurs dans les *concessions* (Fig. 7) est souvent remplacée par une véranda prolongeant le séjour (Fig. 8). Cette adaptation même modeste a l'avantage de permettre une relative différenciation des espaces masculins et féminins ainsi qu'une séparation entre espace public et espace privé. En outre, la cuisine et la douche sont le plus souvent séparées de la construction principale et sont ainsi en relation directe avec la cour, ce qui est conforme aux usages les plus répandus.

⁴ Toutefois beaucoup de ces logements sont transformés en véritables hôtels meublés pour jeunes célibataires, qui paient pension complète à la gérante — généralement une des épouses du propriétaire en titre. Celui-ci vient de manière épisodique rendre visite à sa femme, et celle-ci recueille les bénéfices d'une activité qui lui assure une relative autonomie et lui permet d'élever ses propres enfants.



Fig. 3

La généralisation du lotissement dans l'urbanisation programmée: un lotissement SICAP (Société Immobilière du Cap-Vert), avant transformations (Photo Sicap).

Generalization of plots in programmed urbanization : a housing development of SICAP (Société Immobilière du Cap Vert) before transformations. (Photo Sicap).

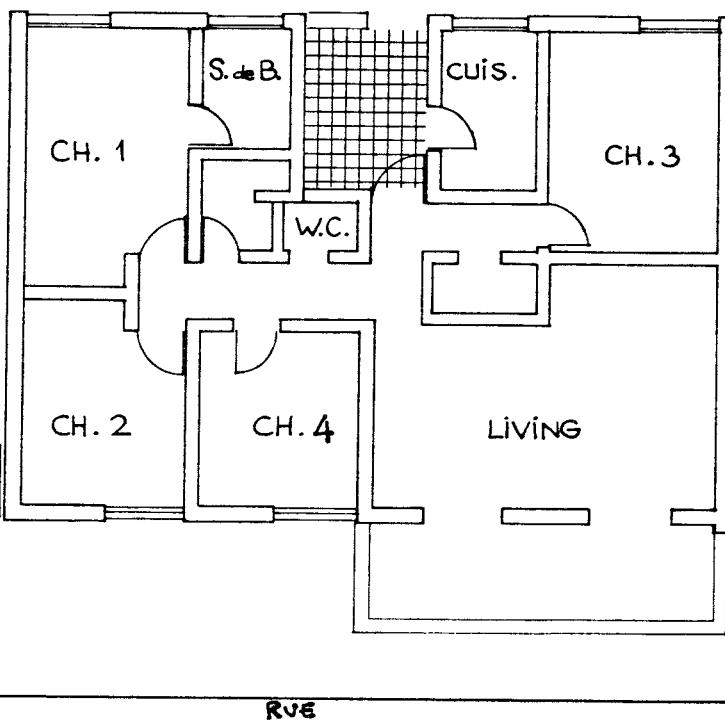


Fig. 4

Maison SICAP de type uni-familial d'inspiration européenne. Les différentes fonctions sont intégrées dans une seule construction au milieu de la parcelle.

A SICAP house of European inspiration for one family. Different functions are integrated in a single construction situated in the middle of the plot.

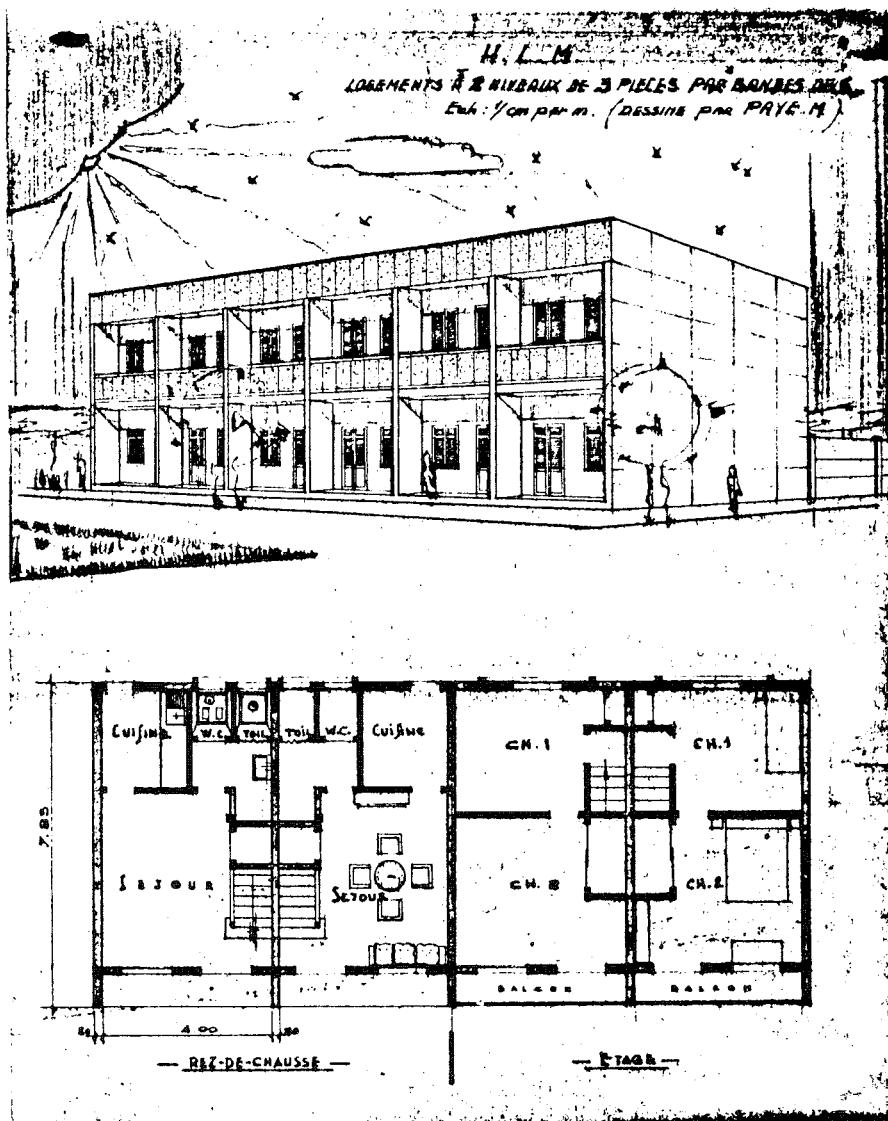
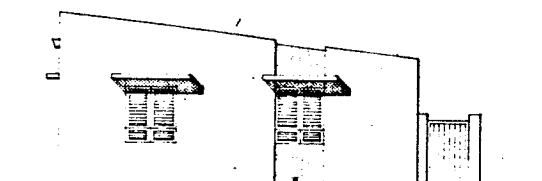


Fig. 5

Logements HLM a plan dit "intégré". Cuisine, WC et salle de bains sont regroupés dans le même bâtiment que les pièces principales.

Low-cost housing scheme with an "integrated" plan : Kitchen, WC and bathroom are grouped in the same building as the living spaces.



FACADE PRINCIPALE

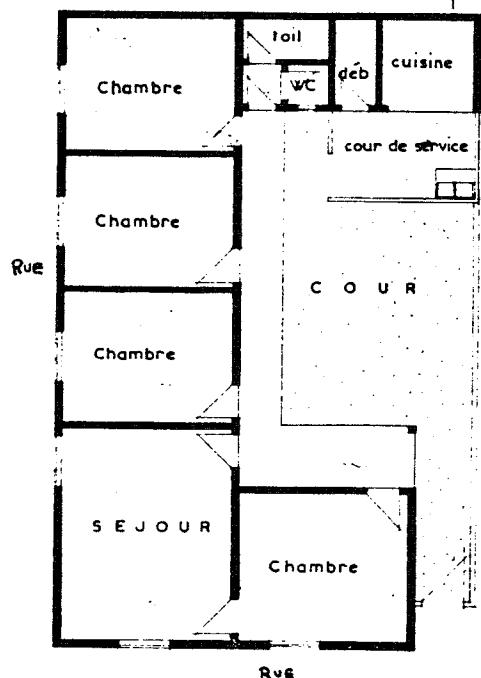


Fig. 6

Logement uni-familial HLM de cinq pièces, comportant cour de réception et cour de service. Date de 1970 environ.

A low-cost single-family dwelling with five rooms and reception as well as service courtyard. From about 1970.

D'autre part, les architectes essayent de tenir compte à la fois de la nécessité pour les candidats à la propriété d'étaler sur une longue période leur investissement et d'un accroissement très rapide de la taille des familles. Celui-ci est dû à la forte natalité, elle-même démultipliée par la persistance de la polygamie et également dû à la présence de parents et amis. Dans ce but, des plans évolutifs ont été mis au point soit en donnant une surface construite assez petite tout en ménageant des extensions possibles, soit en donnant un volume construit dont l'aménagement est à réaliser selon les besoins de chacun (Fig. 7, 8). En revanche, dans les premières cités HLM construites en 1960–1962 il n'est pas rare de voir aujourd'hui des maisonnées comptant 20 à 25 personnes, parfois plus, sur des parcelles de 200 m².

En agissant ainsi, les pouvoirs publics s'efforcent d'apporter un début de réponse au problème quantitatif, à l'impérieux besoin de surface de la grande majorité des familles sénégalaises. On ne trouve pratiquement plus de plans intégrés, ainsi désignés parce qu'ils comportaient en un seul bloc les pièces d'habitation, la cuisine et les sanitaires. Actuellement, un logement de trois pièces principales est considéré comme un minimum, cinq pièces étant un objectif à atteindre.

Pour ce qui est des modèles d'organisation familiale, la polygamie cependant reste très mal prise en compte.

Dans l'habitat planifié, sur des parcelles de 150 m², la multiplication des constructions pour assurer à chaque épouse, comme le veut l'usage, sa chambre, son salon, sa cuisine, sa douche devient rapidement impossible. En admettant qu'une ou deux femmes aient pu s'installer de cette manière sur la parcelle, cela laisse peu de chances à l'époux d'avoir sa propre chambre.

Les enfants ont encore moins d'espoir de bénéficier d'une chambre : les tout-petits restent avec leur mère, ce qui perturbe l'intimité sexuelle des parents, les adolescentes s'entassent dans la pièce la plus à l'écart de l'entrée, et les garçons, bien souvent, se réfugient avec leur natte dans les couloirs ou le salon. Dans le cas où les plus grands ont une chambre, ils courrent toujours le risque de devoir la céder pour des périodes plus ou moins longues à des visiteurs, parents ou amis du père.

Dès lors les hommes cherchent des domiciles séparés pour chaque épouse, parfois dans le même quartier, mais souvent ils ne les trouvent qu'à une distance considérable les uns des autres (jusqu'à 20 km pour la seule agglomération dakaroise). Cela se répercute sur la vie familiale : le chef de famille devient en quelque sorte nomade. En raison des déplacements entre ses différents domiciles, il est peu présent pour ses enfants, et il participe encore moins qu'avant à leur éducation. Il peut difficilement avoir des activités suivies de caractère politique ou religieux dans un quartier. Or, celles-ci revêtent une importance fondamentale pour les chefs de famille, dans un système social où la stratification repose encore largement sur des rapports de clientèle. Quant aux femmes, elles sont quelque peu délaissées, souvent démunies face à des difficultés imprévues. Elles reconnaissent toutefois qu'elles peuvent acquérir de ce fait une certaine autono-

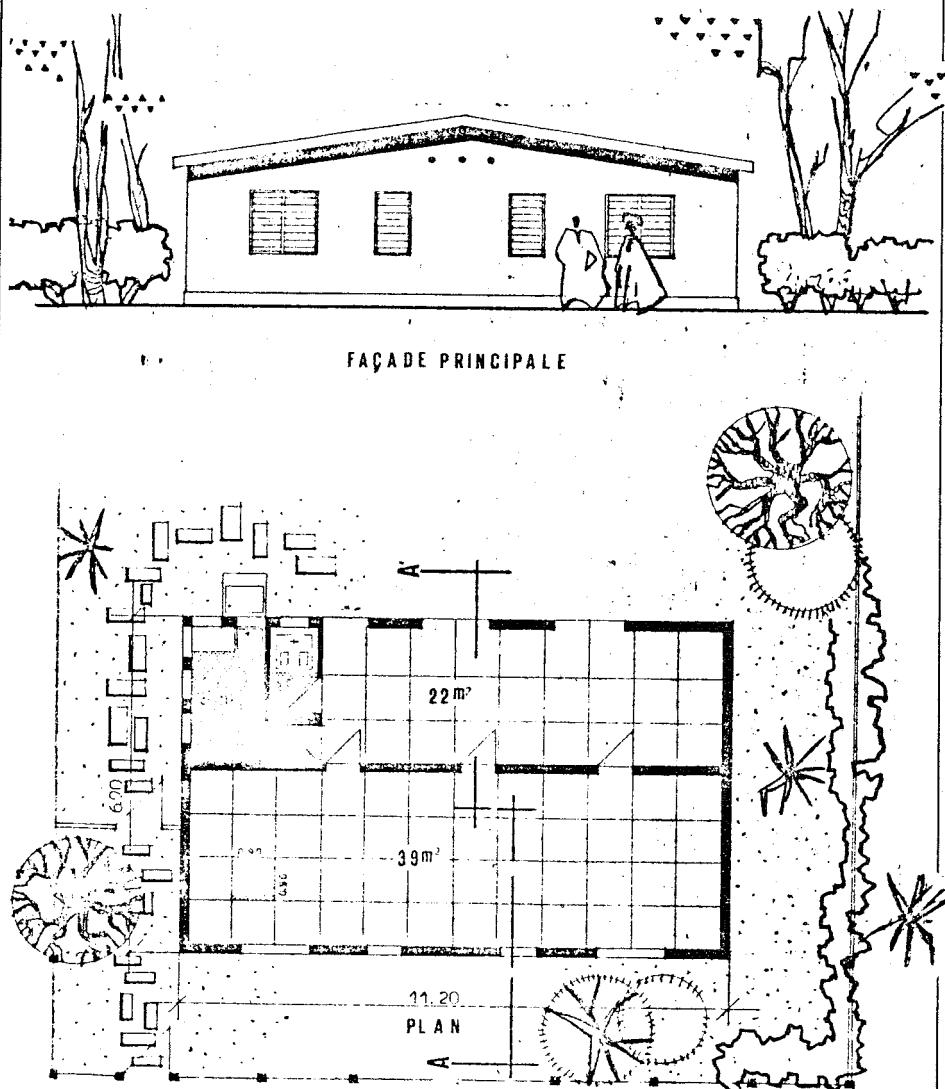
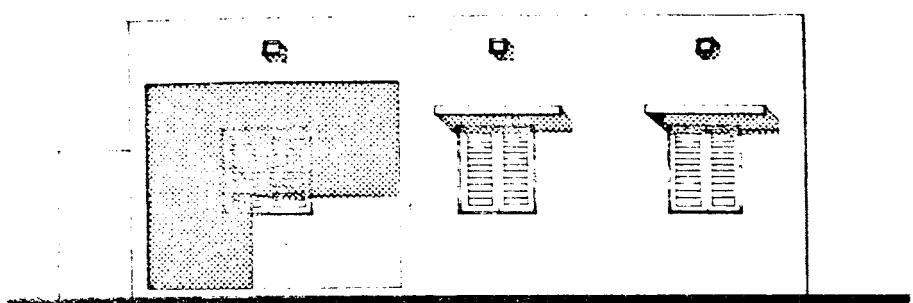


Fig. 7

Maison SICAP (Société Immobilière du Cap-Vert) transformable avec intérieur à aménager.

Transformable SICAP house with the interior yet to be defined.

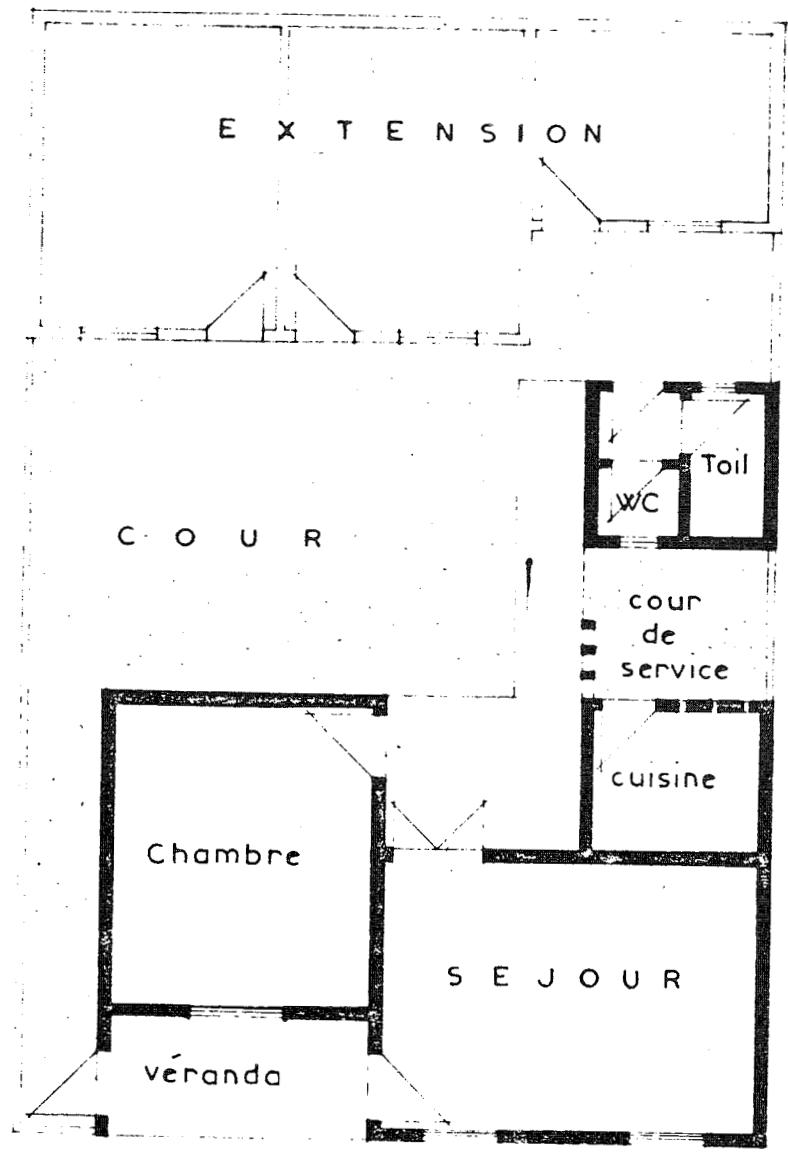


FACADE PRINCIPALE

Fig. 8

Maison HLM au Sénégal à plan évolutif de deux à cinq pièces.

Low-cost house in Senegal with an "evolving" plan from two up to five rooms.



Logement Evolutif
2 à 5 pièces

mie dans la gestion quotidienne de leur ménage: l'épouse n'a plus l'obligation de préparer les repas pour une maisonnée très nombreuse. Elle peut ainsi exercer une activité lucrative, son temps étant mieux aménagé, et elle pourra mieux contrôler le produit de cette activité.

Ainsi, la structure familiale polygame, qui reste dominante, connaît des changements. Actuellement il y a coexistence de la famille appelée maintenant traditionnelle à résidence unique, de la famille polygame éclatée en plusieurs lieux de résidence, de la famille monogame élargie, de la famille monogame restreinte, etc. De continuels ajustements sont donc nécessaires dans les comportements, les modes de vie, et notamment dans les modes d'habiter.

Parmi les conditions objectives susceptibles de modifier la société urbaine sénégalaise d'aujourd'hui, il y a bien sûr les conditions économiques (possibilité d'accéder ou non aux produits de consommation importés), sociologiques (formes de sociabilité et de solidarité, mais aussi les modalités de stratification sociale, le statut de la femme, des enfants, de la famille), idéologiques (le mode de vie urbain européen et le progrès). Toutes ces conditions donnent lieu à une multiplicité de situations qui apparaissent dans des pratiques de l'espace forcément spécifiques comme autant de réponses à des situations le plus souvent discordantes.

Les exemples exposés brièvement ci-après ont pour but de faire apparaître quelques uns des ajustements imaginés et effectués par des citadins moyens à Dakar pour régler leur conduite en fonction des conditions objectives qu'ils ont rencontrées dans leur vie en ville, et pour résoudre des contradictions issues de la dualité de leurs modèles culturels.

3. Cycle de vie et habitat: trois études de cas

3.1. Une structure familiale élargie; un espace à densifier

Ibrahima S., le propriétaire, appartient à une famille qui s'est installée dans l'agglomération dakaroise vers 1870, en même temps que ses membres se convertissaient à l'Islam. Les fils de l'ancêtre d'Ibrahima accèdent simultanément à la scolarisation, au travail salarié et à la citoyenneté française, privilège accordé à certains sénégalais par un décret colonial de 1880 et dont bénéficieront les descendants mâles du fondateur de la lignée jusqu'à l'indépendance du pays en 1960. Pour cette famille, la transition du rural à l'urbain, du traditionnel au moderne, commencée au 19ème siècle, devrait donc être largement terminée. Cependant, sur la longue durée, les problèmes demeurent: s'agissant d'une famille de guérisseurs, le passage de l'animisme à l'Islam n'est pas simple; une des femmes de la génération actuelle, soeur d'Ibrahima, n'avoue pas volontiers qu'elle continue à exercer.

Il y a aussi une co-existence difficile entre le système de filiation matri-linéaire Serer, l'ethnie d'origine du groupe, et le système patri-li-

néaire introduit par l'Islam, avec des règles d'héritage et des responsabilités vis-à-vis des enfants différentes selon le système de référence.

Il y a donc des contradictions internes dans une situation où la tradition commande d'entretenir des liens privilégiés avec la lignée maternelle, alors que, selon le Coran, les femmes ne participent que très peu aux héritages. Les liens de sang continuent à exister avec les parents du côté de la mère, mais l'intérêt commande d'avoir de bonnes relations avec la lignée paternelle, puisqu'elle transmet le nom, et les biens tels que la maison. Le père de-famille, même s'il a des relations affectives privilégiées avec ses neveux utérins (fils de sa soeur), est tenu de s'occuper de ses fils. Il y a donc maintenant un système de filiation et de succession bi-latéral, qui suppose le maintien de liens de parenté fortement structurés avec un groupe très large. Dans la famille qui nous intéresse ces liens ont été repérés en de nombreuses occasions:

- Les mariages restent encore fortement contrôlés par la parenté, la rivalité entre la lignée maternelle et paternelle contribuant au maintien de la polygamie, puisque chacune cherche à placer ses femmes et à maintenir ainsi un subtil équilibre.
- Les enfants circulent beaucoup à l'intérieur du groupe familial, pour se rapprocher d'une école ou se mettre en apprentissage chez un oncle, ou pour un séjour plus ou moins long qui n'a d'autre motif que de s'imprégnier de la tradition familiale auprès de grands-parents, d'oncles ou de co-épouses de la mère.
- Il y a des solidarités obligées, dans un contexte où une petite partie du groupe seulement accède à des emplois salariés réguliers. Les liens de parenté, en maintenant une unité de consommation domestique de 50 à 70 personnes en permanence, permettent de créer une structure qui tient de la Caisse de Sécurité Sociale (aucune femme, aucun chômeur n'est abandonné) et de l'Association de crédit mutuel. Les femmes, même sans exercer d'activité professionnelle, jouent un rôle essentiel dans cette organisation: elles sont le ciment actif de l'unité familiale, en organisant la consommation quotidienne du groupe. Celui-ci regroupe un ensemble encore plus vaste (200 personnes en moyenne) lors des cérémonies familiales.

Les femmes exercent un contrôle social, hiérarchisé en fonction du rang qu'elles occupent parmi les co-épouses, et par rapport aux frères. Elles s'efforcent également de contrôler les alliances matrimoniales entre les différents segments de tissage de la famille étendue.

De leur côté, les hommes ont pour tâche d'associer tous leurs moyens pour créer les ressources nécessaires à la survie de leur famille, ce qui impose la mise en œuvre de stratégies économiques de groupe impliquant notamment la mobilité des actifs.

Au moment de l'enquête, Ibrahima était le chef de cette famille. Né en 1927, dessinateur diplômé, fonctionnaire à la Direction des Travaux Publics, puis petit entrepreneur sans succès, il est maintenant cadre supérieur dans une entreprise sénégalaise de travaux publics.

C'est un bâtisseur efficace. Il s'était enthousiasmé pour une expérience de cité coopérative en auto-construction dont il fut membre en 1956, et s'était retrouvé propriétaire d'une maison de 3 pièces, deux chambres et un séjour ouvrant sur une véranda, les pièces de service donnant sur la cour de derrière. La parcelle donnait la possibilité de faire un petit jardin sur le devant (Fig. 9). Le modèle architectural était d'inspiration européenne, mais comportait des adaptations pour répondre à un mode de vie africain.

Très proche d'un grand marabout,⁵ ne négligeant pas le militantisme politique, Ibrahima est très soucieux de l'image de sa famille, et attache beaucoup de prix au mode de vie traditionnel, pour tout ce qui concerne les liens familiaux et sociaux. Il s'est marié de nombreuses fois, toujours pour remplir des obligations familiales ou sur les conseils du marabout. Il respect scrupuleusement ses obligations lors des cérémonies religieuses (il offre cinq moutons au moment de la Tabaski, la grande fête musulmane), et il s'efforce de faciliter au maximum la promotion professionnelle et sociale de ses frères, neveux et fils. Son rêve aurait été de fonder une grande entreprise de bâtiment dont le noyau aurait été formé par ses frères, neveux et fils. Un embryon existe, mais qui ne satisfait pas entièrement le chef de famille, puisque lui-même a dû se résigner à rester salarié jusqu'à maintenant. Un de ses fils a refusé d'apprendre le dessin pour devenir musicien, un neveu, licencié en sciences économiques, dont il espérait faire un gestionnaire, est en passe de devenir marabout. Néanmoins le rêve continue, avec le frère devenu petit entrepreneur, un plus jeune frère dessinateur, mais "qui doit faire ses preuves", un neveu devenu récemment architecte, un autre fils qui apprend le dessin et un autre neveu étudiant.

Toute cette stratégie et cette conception de la structure familiale fait que Ibrahima abrite constamment des neveux et des nièces chez lui. Son frère a aussi pendant un temps établi le siège social de sa petite entreprise chez lui, dans une pièce construite sur la cour. Son neveu architecte a utilisé cette même pièce pour étudier quelques projets pendant les vacances universitaires.

Tout cela n'empêche pas Ibrahima de profiter de signes de modernité, soutenu en cela par sa première épouse Amineta: télévision, voiture et ameublement moderne dans l'annexe récemment achevée de leur maison.

Pendant très longtemps, le chef de famille a opté pour le domicile séparé des différentes épouses, tout en déclarant vouloir les réunir le plus vite possible. A cet effet il avait commencé la construction d'un bâtiment à étages, séparé du bâtiment d'origine, en bordure de la rue, dans l'idée d'y loger ses deux autres épouses. Mais la construction, commencée en 1969, n'a été terminée qu'en 1979. Cela atteste d'une longue hésitation

⁵ Le Marabout est un personnage ayant une connaissance approfondie du Coran qui fait l'objet de la vénération populaire durant sa vie et souvent même après sa mort.

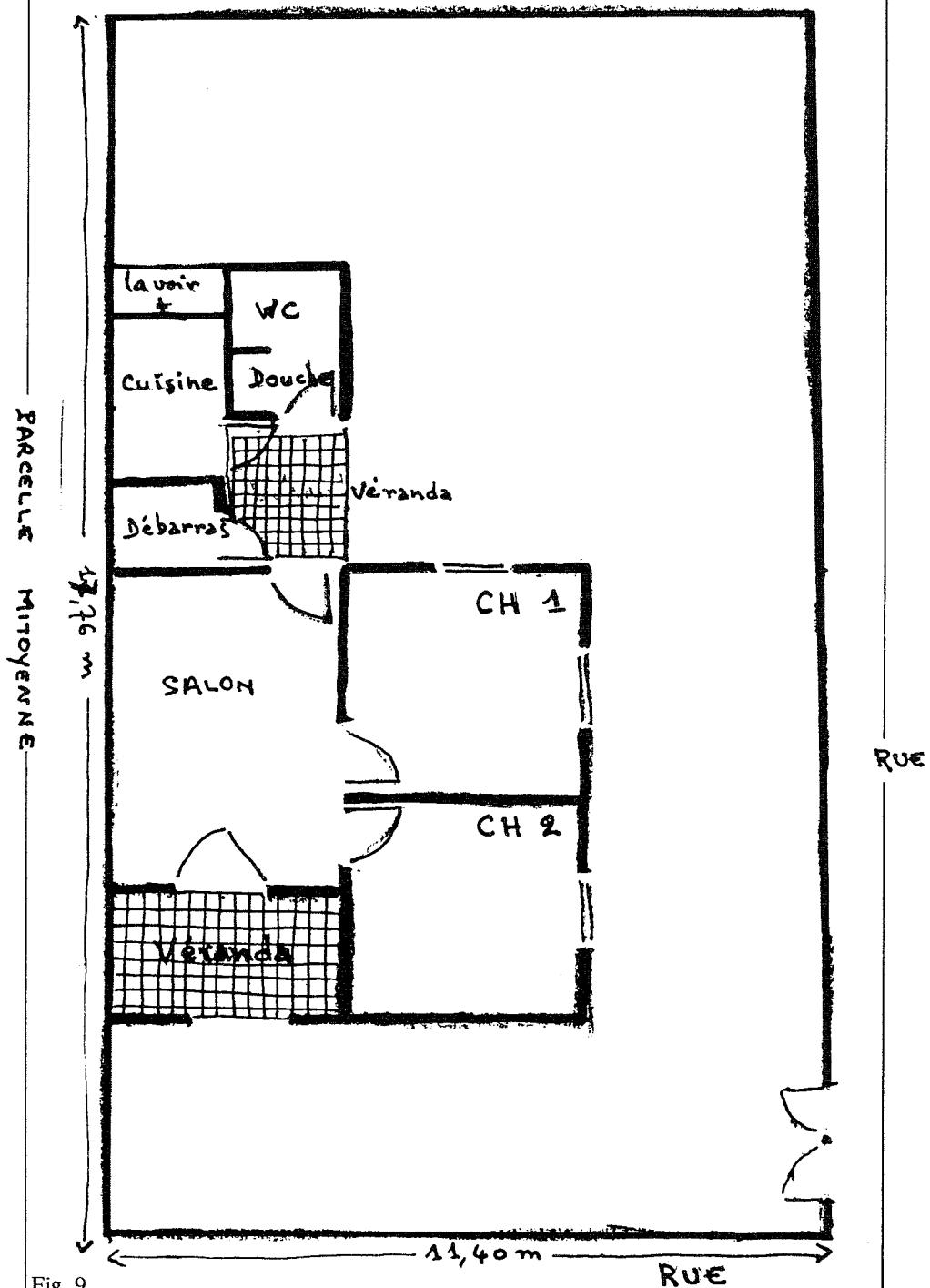


Fig. 9

La maison d'Ibrahima en 1956.

The house of Ibrahima — discussed in the example — as it was in 1956.

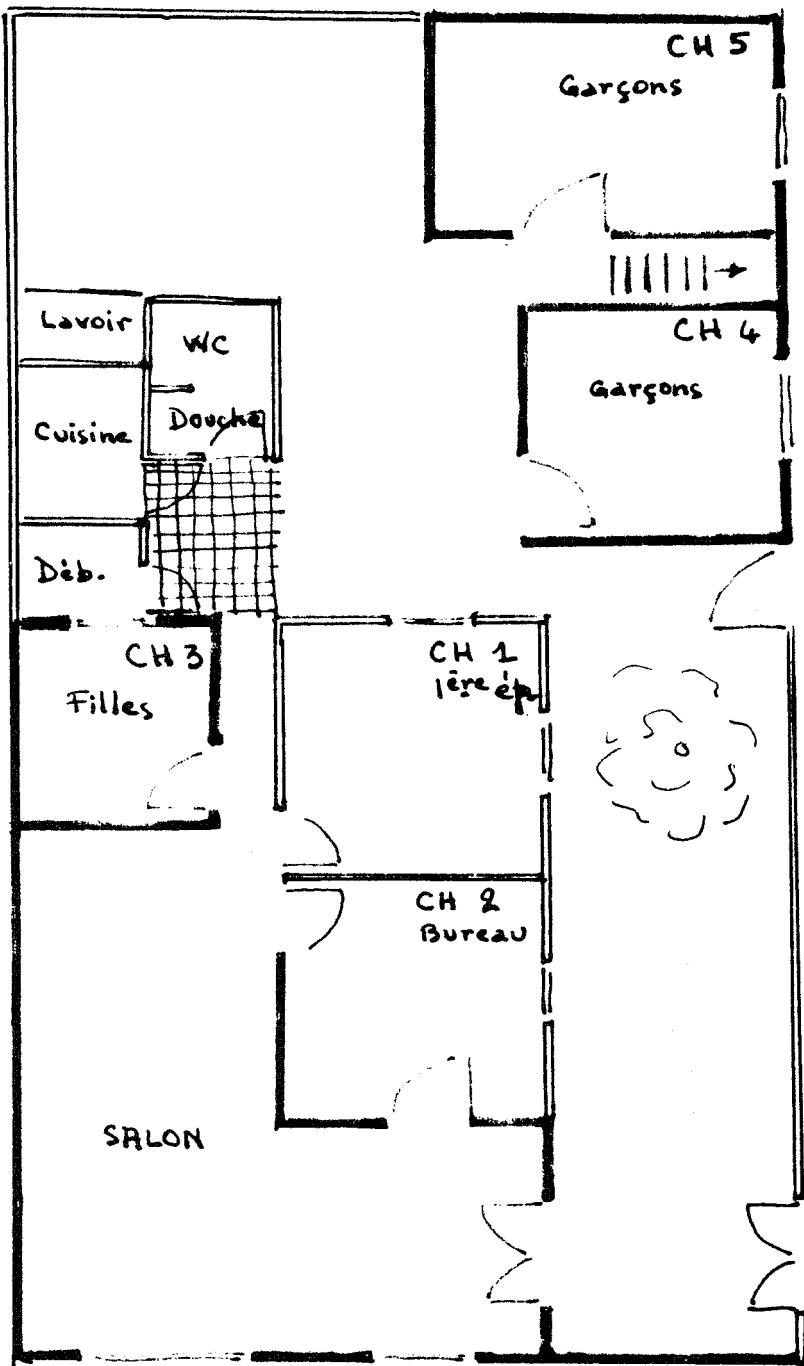


Fig. 10

La maison d'Ibrahima : transformations observées en 1966 et 1969.

The house of Ibrahima – discussed in the example : transformations in 1966 and 1969.

d'Ibrahima. On y ajoutera les réticences de la première épouse à l'arrivée de ses deux co-épouses. Amineta a essayé de maintenir le plus possible sa position privilégiée qui lui permettait de profiter des éléments de modernité dont certains n'existaient que dans la maison de Dakar: eau courante, télévision et poste de radio à cassettes. En outre, elle régnait sur toute une bande de jeunes gens, la chambre des garçons ayant été, pendant de nombreuses années, un véritable club des jeunes du quartier.

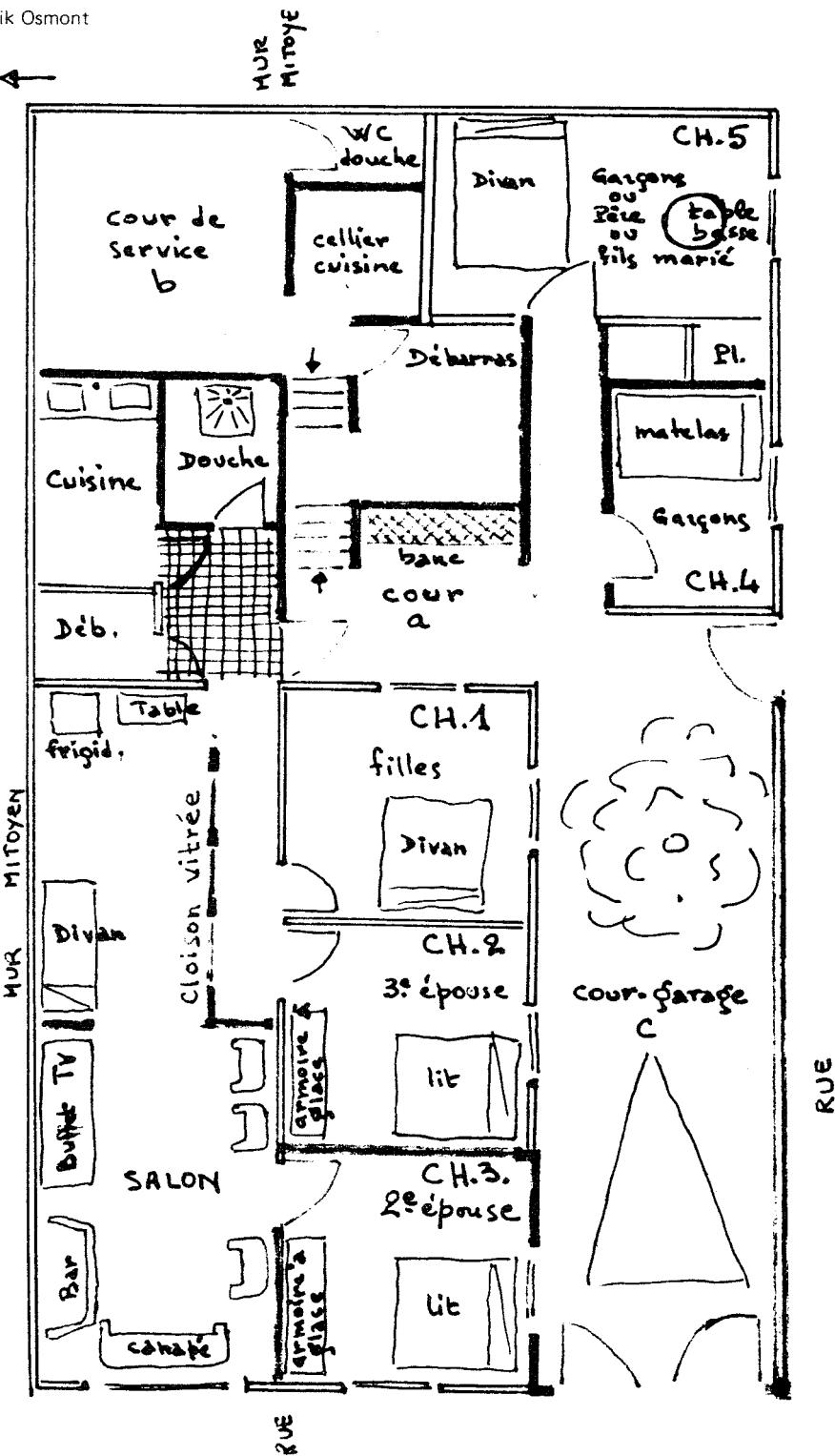
Lorsqu'Amineta a compris que la situation allait changer, elle a exigé d'habiter dans la partie neuve de la maison avec des meubles neufs, dessinés par son mari d'après des catalogues français et exécutés par un menuisier. Depuis son mari l'appelle "La Princesse", car elle dispose maintenant de la partie la plus moderne de la parcelle.

Mais le rassemblement des trois épouses et de leurs enfants en 1979 pose de nombreux problèmes. En bonne logique, dit Amineta, "chaque épouse devrait avoir son frigidaire, sa télévision, sa cuisine et les mêmes meubles". Ce qui représente un gros investissement, même pour un cadre qui gagne environ 300 000 CFA par mois (6 000 FF), mais qui a 23 enfants dont ceux qui sont en âge de l'être sont tous scolarisés (garçons et filles), qui entretiennent complètement 25 personnes et partiellement le groupe plus large de 50 personnes. On comprend dès lors que le style de vie, pour la nourriture (à base de riz au poisson et de couscous) reste très traditionnel. Il en est de même pour le vêtement.

Par ailleurs, Ibrahima ne peut se passer de la solidarité familiale, support essentiel d'une stratégie de promotion qui s'étale sur plusieurs générations. Tout cela représente bien des contradictions, vécues comme telles par les protagonistes et dont témoignent les nombreuses transformations apportées à la maison d'origine.

En 1966, une première modification est intervenue: la véranda est supprimée, et le salon est prolongé jusqu'à la rue, tandis qu'une chambre est réalisée dans une partie de l'ancien salon. La deuxième chambre sert alors de bureau pour le chef de famille devenu entrepreneur. En 1969, un début de construction à étage existe au fond de la parcelle, comprenant deux chambres au rez-de-chaussée dont une occupée par les fils et neveux, l'autre servant de garage ou de débarras. Au premier, deux chambres en construction, au stade du gros œuvre (Fig. 10). A cette époque-là, la première épouse réside dans la maison avec les enfants du premier lit, une partie des siens et des neveux. Le chef de famille partage son temps entre Dakar et Rufisque où logent deux autres épouses; il n'a pas de chambre personnelle. Les neveux séjournent plus ou moins longtemps (ch. 4 et 5 du plan Fig. 10).

La maison abrite théoriquement une famille conjugale, époux et enfants. Mais en réalité, l'époux n'est présent que deux jours sur six, et les enfants du couple n'habitent qu'en partie là. En revanche, la maison est le lieu de résidence permanent du fils d'un premier lit et de nombreux autres parents. L'ensemble représente une quinzaine de personnes.



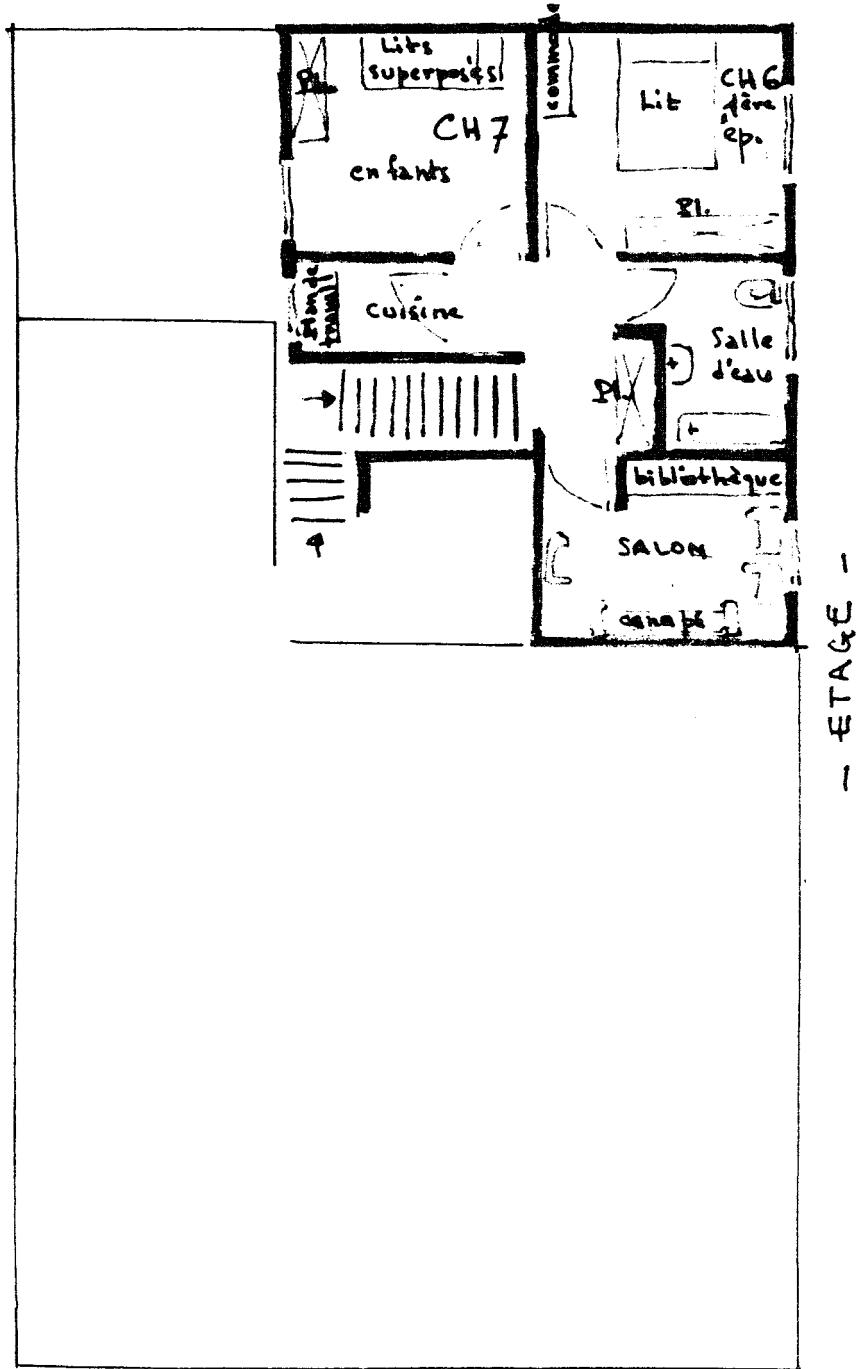


Fig. 11

La maison d'Ibrahima : transformations observées en 1979 et 1981.

The house of Ibrahima – discussed in the example: transformations in 1979 and 1981.

En 1979, la situation est à peu près la même au mois d'avril, et elle aura complètement changé en décembre, lorsqu'Ibrahima décide du transfert de ses autres épouses dans sa maison de Dakar, ce qui pose de nombreux problèmes (cf. Fig. 11). Dès lors on trouve vingt-et-un résidents permanents et un certain nombre de résidents temporaires. En termes de densité, on arrive maintenant à 2,3 personnes par pièce, contre deux en 1978. Cependant Amineta continue à assurer l'hébergement de parents, même si sa position s'est trouvée réduite du fait de la présence des autres femmes.

La chambre prise sur le salon a été supprimée, et le plan de la maison annexe a été modifié par l'étudiant architecte: au rez-de-chaussée sont installés, outre les deux chambres déjà existantes et occupées toutes deux par les garçons et les neveux, une pièce servant pour préparer la cuisine, et un passage vers la cour de service et la douche. Au premier étage, il y a donc ainsi une chambre supplémentaire, une cuisine et une salle de bains. Le chantier de cette construction aura duré 10 ans.

Le chef de famille, qui avait pu s'installer en 1980 dans la chambre 5 (Fig. 11), le neveu marié qui l'occupait ayant trouvé un logement, a dû la céder de nouveau en 1981 à son fils aîné récemment marié. La chambre 3 (Fig. 11), qui a servi de bureau successivement au chef de famille, à son frère cadet et à son neveu architecte, abrite depuis fin 79 la seconde épouse. La première est ainsi privée de l'usage de la télévision, à moins que la deuxième tolère sa présence dans ce qui est devenu son salon.

L'ensemble du rez-de-chaussée est devenu très difficile à vivre: proximités et mélange des fonctions sont devenus la règle. Ainsi la "cour" (a, Fig. 11), lieu de préparation et de consommation des repas, est aussi un lieu de passage obligé où parfois sont accueillis les visiteurs, lorsqu'ils ne sont pas acheminés vers un des deux salons. La cour (b, Fig. 11), difficile d'accès ne sert plus que pour la lessive et la toilette. Dans certains cas le repas doit être transporté au premier étage pour y être consommé dans le salon, à moins qu'il ne le soit dans une chambre au rez-de-chaussée.

Le nouveau projet de transformation de l'ensemble établi par le neveu architecte, comporte notamment une extension supplémentaire au dessus de la maison d'origine (Fig. 12).

Partant d'une maison de trois pièces, on est arrivé à un ensemble de neuf pièces. La densification très forte correspond à l'augmentation du nombre des résidents. Le processus a duré plus de vingt ans. Il n'est d'ailleurs pas terminé. Ainsi en partant d'un modèle européen comportant quelques adaptations au mode de vie africain (la localisation dans la cour arrière du bloc cuisine/douche/W.C.), on est parvenu à un ensemble qui allie la vision d'une grande maison familiale (nombreuses chambres, deux salons, deux cuisines, cour de réception, cour de service), avec la modernité européenne. En effet, au premier étage de la nouvelle construction, la salle de bain et la cuisine symbolisent cette modernité. Encore faut-il préciser que les repas continuent à être confectionnés en bas à l'extérieur. La cuisine du premier étage sert de débarras, à moins que le chef de famille n'y installe le vieux retraité qui, tous les vendredis, vient à domicile réciter le Coran. De même les douches sont toujours prises au rez-de-

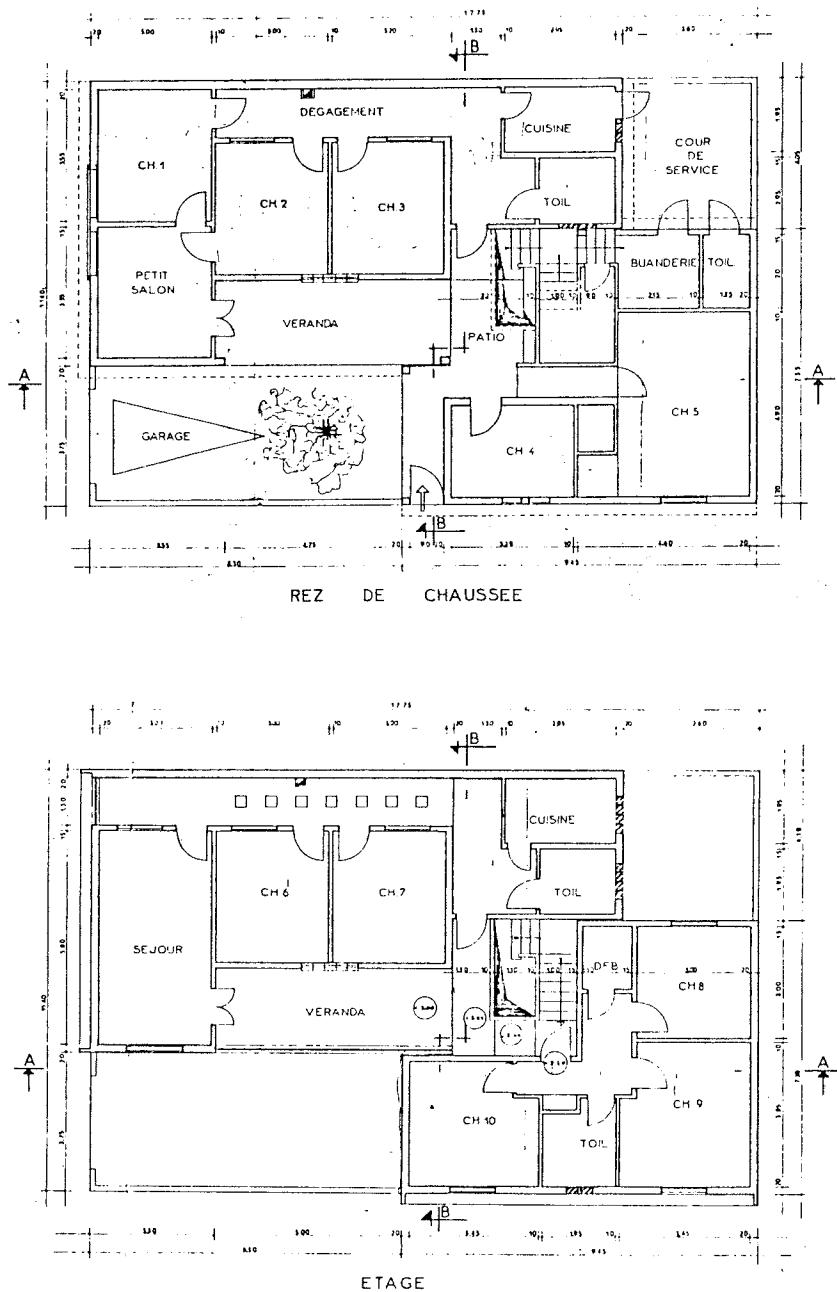


Fig. 12

La maison d'Ibrahima. Projet de transformation établi en 1981 et non encore réalisé.
 The house of Ibrahima — discussed in the example. Project of transformation made in 1981, not yet executed.

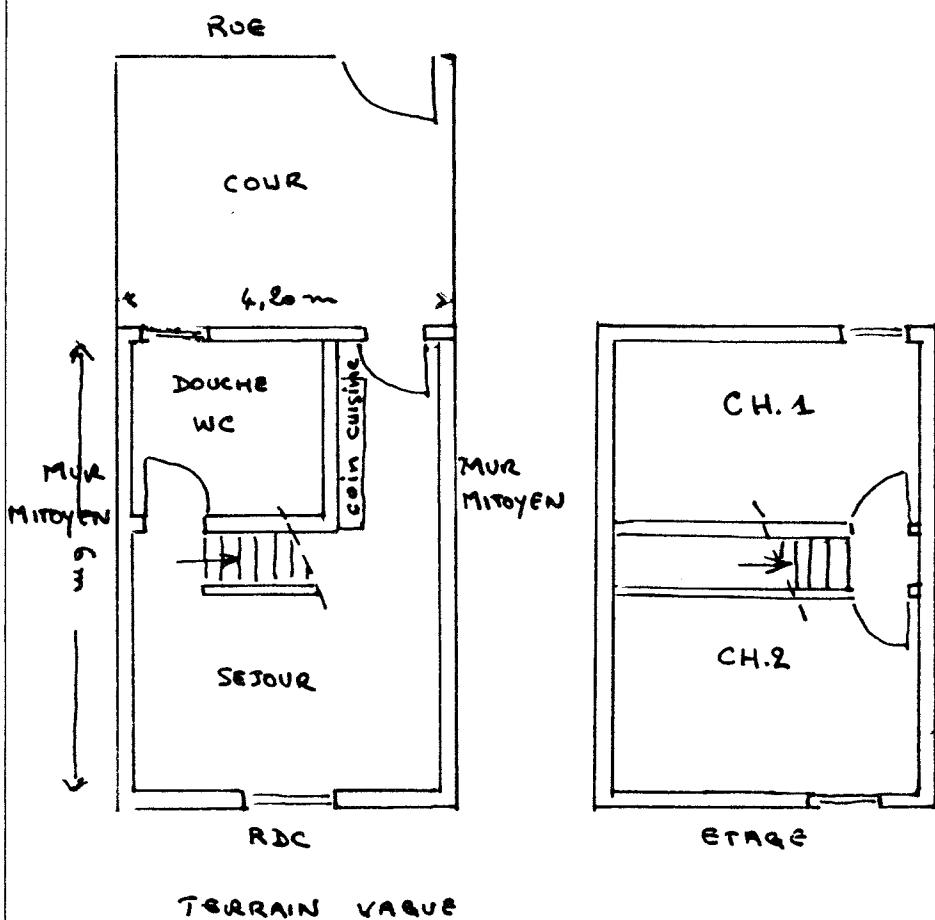


Fig. 13

Maison HLM de Mme Kine. Plan d'origine de 1961.

Low-cost dwelling of Mrs. Kine, discussed in the example. Plan made in 1961.

chaussée, la salle de bain étant utilisée parfois comme source d'approvisionnement en eau chaude, pour la lessive. Une concession a été faite au style soudano-sahélien, la clôture ayant été entièrement surmontée de claustra en losange, le mur étant de couleur sable. La cour de service a presque complètement disparu, seule demeure intacte la cour de devant, où on reçoit les visiteurs le soir, où on prend le thé sous l'arbre. Cimentée, elle sert aussi de garage au maître de maison, pour sa voiture toute neuve. Il y fait souvent la prière du crépuscule. L'arbre sauvegardé au milieu, entouré de sable, permet au chef de famille de sacrifier le mouton selon le rite, les jours de fête.

3.2. Comment faire une villa d'une maisonnette

Le second exemple est représentatif de situations urbaines avec un domicile séparé pour chaque épouse dans un ménage polygame.

Madame Kiné D. est née dans un bourg éloigné du Sénégal en 1942. Elle a vécu très jeune dans un quartier pauvre de Dakar, où elle est allée à l'école primaire. Puis elle a suivi une formation professionnelle pour devenir auxiliaire médico-sociale, et depuis 1970 elle travaille dans un centre de consultation prénatale dans la banlieue de Dakar. Son activité professionnelle n'est pas sa seule source de revenus: elle fait beaucoup de commerce, notamment de tissus, à l'occasion de fréquents voyages à l'étranger, au Mali et en Côte d'Ivoire. Ses revenus lui permettent une grande élégance vestimentaire, qui reste cependant de style traditionnel.

Kiné possède une maison située dans un ensemble construit par l'Office d'HLM de Dakar en 1960. La même année, elle a souscrit un contrat de location-vente en quinze ans. A peu près au même moment, elle a commencé à travailler et elle a épousé son premier mari, militaire de carrière en déplacement hors de Dakar. Gardant la pleine propriété de sa maison (Fig. 13), elle la loue et continue d'habiter chez ses parents. Après son divorce, elle devient la quatrième épouse d'un député. Si le premier mariage n'a été conforme qu'aux voeux de sa famille, le second a été souhaité par Kiné également, car selon ses dires, il lui a permis d'accéder à des milieux politiques et de l'administration. En 1975, à la fin du remboursement du prêt immobilier, Kiné s'installe chez elle. Elle vient de divorcer et devient presque aussitôt la troisième épouse d'un fonctionnaire qui n'exige pas qu'elle rejoigne son domicile. Elle avait au moment de l'enquête cinq enfants et une fille adoptive.

Par ses trois mariages, Kiné a mis en œuvre une stratégie de mobilité sociale ascendante. Consciente de sa situation de femme dans un système polygame et coranique, elle s'est efforcée de tirer le maximum d'avantages d'une situation qu'elle supporte mal, mais qu'elle ne peut pour autant rejeter. Ayant pris soin d'assurer constamment son indépendance économique, elle se marie pour avoir un statut social, choisit le moment de divorcer, et s'arrange pour ne jamais habiter sous le toit conjugal.

Dans cette stratégie, la possession d'une maison est pour Kiné un élément essentiel. Son autonomie matérielle est ainsi largement confortée.

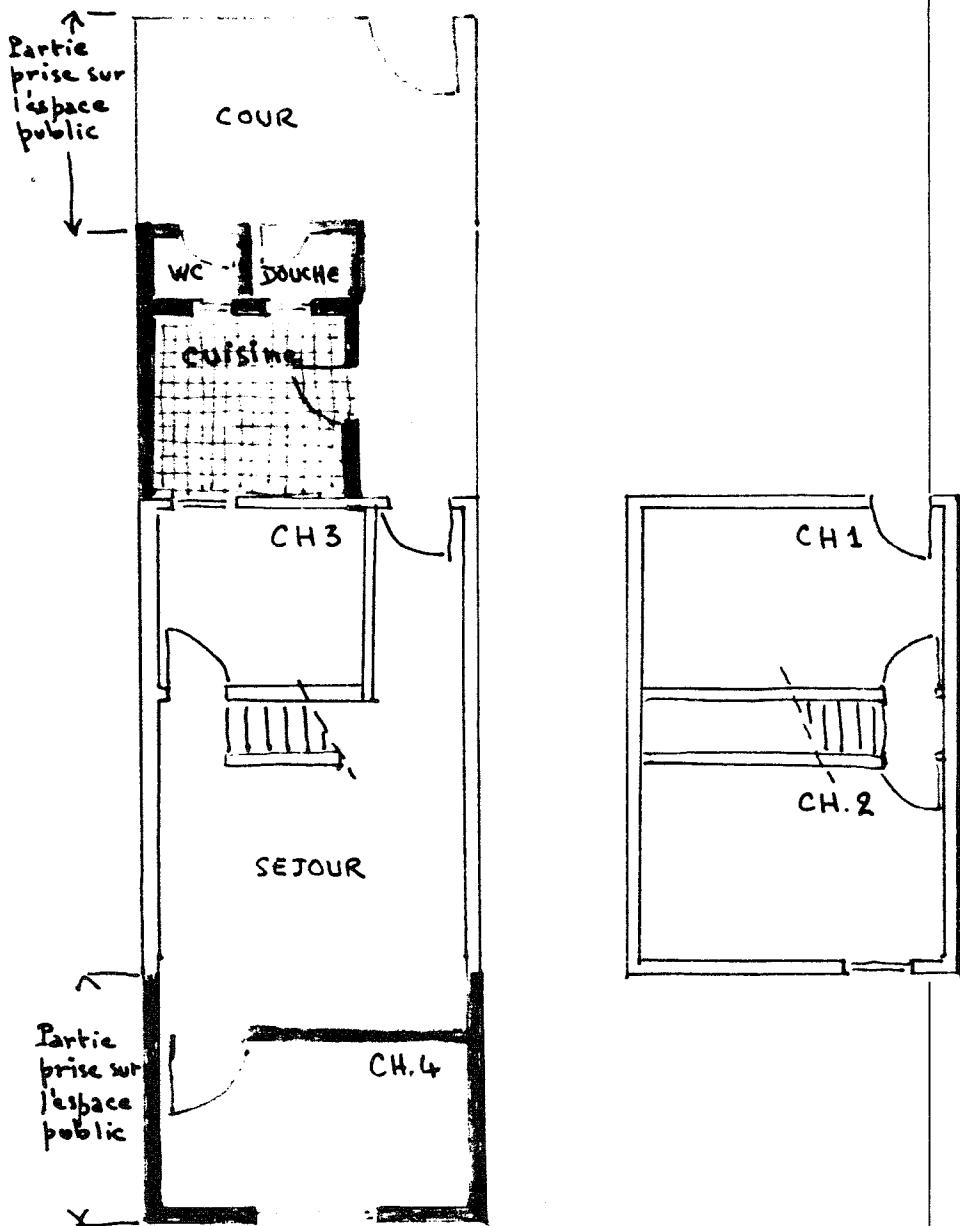


Fig. 14

Maison HLM de Mme Kine. Transformations effectuées avant 1978.

Low-cost dwelling of Mrs. Kine discussed in the example.
Transformations before 1978.

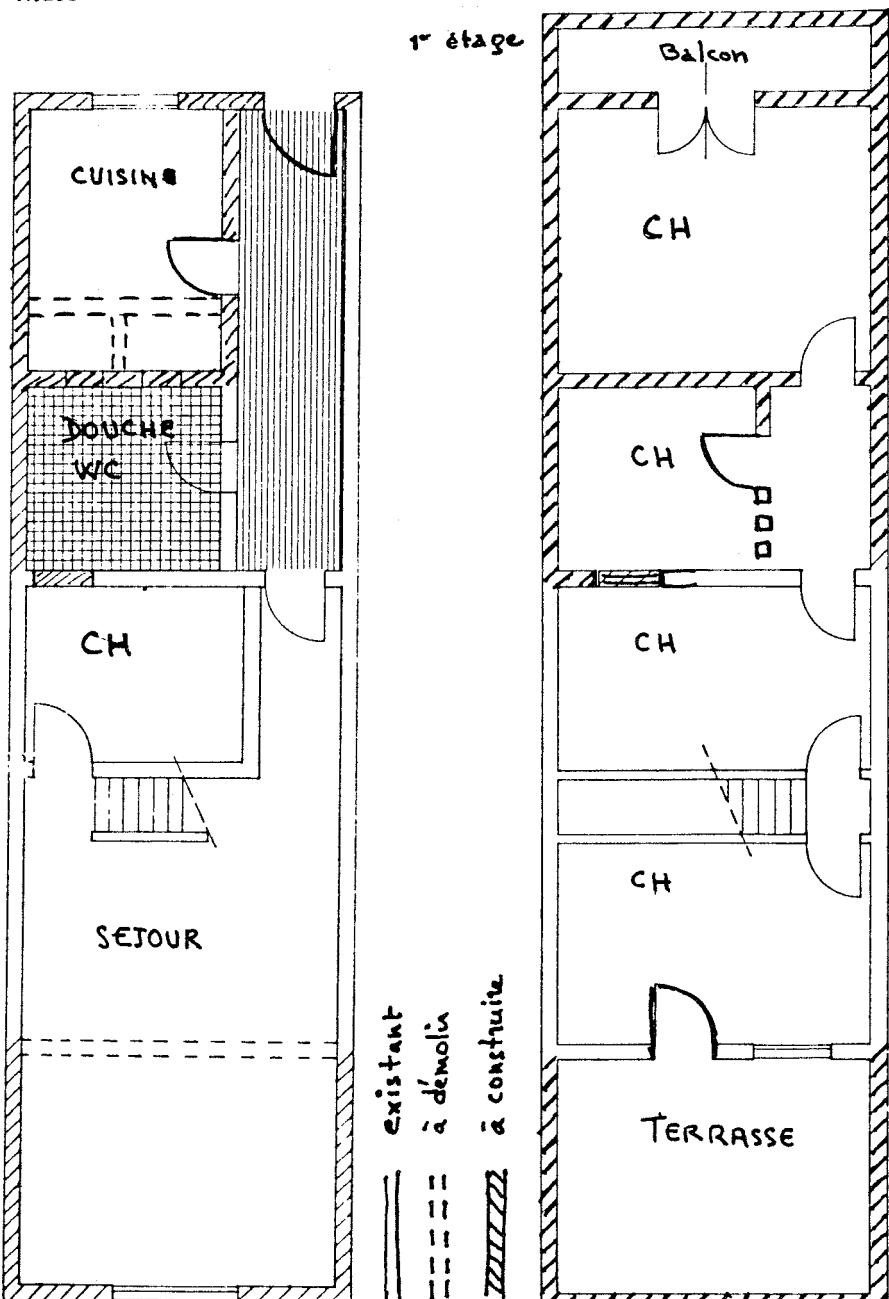


Fig. 15

Maison HLM de Mme Kine. Plan joint à la demande de transformation déposée auprès de l'Office d'HLM – 1978.

Low-cost dwelling of Mrs. Kine discussed in the example.

Plan of transformations submitted to local building authorities – 1978.

Mais cet aspect n'est pas le seul dans les choix de Kiné. L'acharnement qu'elle met depuis plusieurs années pour transformer sa maison, la rendre plus belle, plus grande, plus confortable, plus européenne, s'inscrit bien dans une volonté de créer une vie autonome à tous les points de vue. C'est une stratégie personnelle à caractère économico-social dont la dimension symbolique se donne à voir. Kiné mène une vie qui n'est pas totalement conforme aux normes sociales couramment admises et a besoin d'assurer la légitimité de ses choix. Il ne suffit pas qu'elle maintienne des relations étroites avec sa famille étendue, observant scrupuleusement ses obligations à son égard, ni d'entretenir avec le même soin de bons rapports de voisinage et de solidarité dans son quartier. Sa maison doit être à la mesure de ses ambitions sociales; elle peut ainsi montrer l'image d'un statut constamment amélioré à son entourage et à son voisinage.

Grace à des amis, Kiné a obtenu un prêt pour l'exécution de travaux pourtant peu conformes à l'orthodoxie administrative, puisque les agrandissements sont pris sur l'espace public. Par ailleurs, l'ensemble exécuté en 1980 n'est pas conforme au plan ayant obtenu l'accord de l'OHLM (Fig. 14, 15, 16).

Le résultat défie toutes les règles de construction: l'ensemble de la parcelle est construit à l'exception d'un petit jardin aménagé, pris lui aussi sur l'espace public, surmonté partiellement par le balcon du premier étage. La terrasse prévue à l'arrière, au premier étage, sera en réalité couverte. Des tissus fermeront le claustra, ce qui donnera peu à peu une chambre supplémentaire. La surface construite et couverte devient importante, mais les pièces pour la plupart n'ont plus d'éclairage direct. Il en est ainsi du salon, de la douche, de deux chambres et de la salle de bains. Le déplacement de l'escalier a failli entraîner l'écroulement d'une partie du premier étage.

A mon départ, aucune des pièces n'était occupée par la propriétaire, sauf sa propre chambre au premier dont le balcon lui permettait de surveiller l'entrée, elle-même pourvue d'une sonnette, symbole d'une modernité européenne presque provocatrice.

Caractère éphémère de la construction et de l'organisation de l'espace ou bien patiente accumulation de prestige à travers l'agrandissement jusqu'à démesure de l'espace construit? L'accumulation paraît plus au plan symbolique que matériel puisqu'aucune organisation fonctionnelle un peu stable ne peut être repérée, si l'on excepte la volonté marquée sur les différents plans d'isoler quelque peu toilette et W.C. du séjour et d'ouvrir la cuisine sur une cour (celle-ci devenant d'ailleurs de plus en plus hypothétique). Dans la pratique quotidienne observée maintes fois, les espaces sont tour à tour des lieux où préparer les repas (même dans ce qui est appelé "salon"), ou bien des pièces à dormir, à manger, à bavarder, à regarder la télévision. Des pagnes remplacent les portes. Il y a peu de meubles pour contribuer au marquage de l'espace. Matelas et fauteuils se déplacent au gré des besoins du moment et du système de relations existantes ou supposées entre les personnes présentes: ce dernier commande la localisation des visiteurs et donc la position des meubles et non l'inverse.

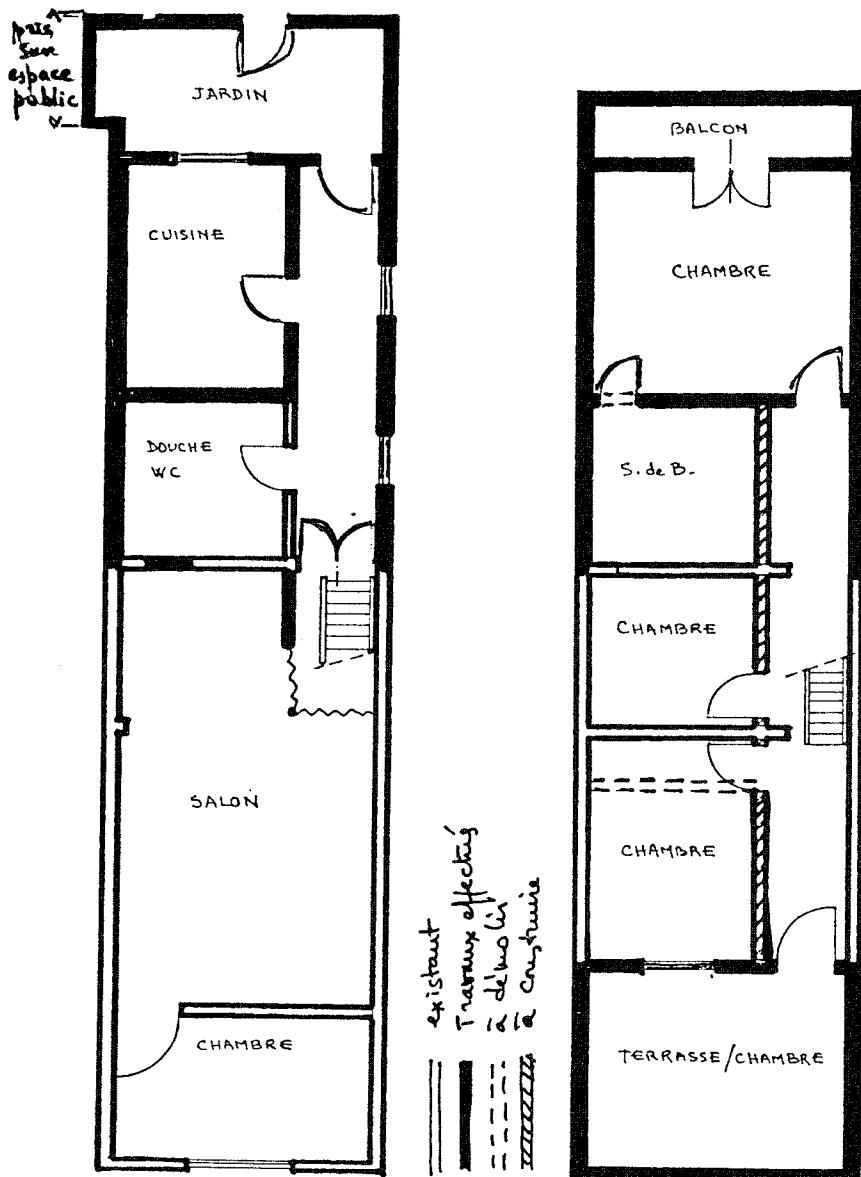


Fig. 16

Maison HLM de Mme Kine. Relevé des travaux en cours en 1980.

Low-cost dwelling of Mrs. Kine discussed in the example.
Plan of transformations as they were undertaken in 1980.

3.3. Le dualisme topologique de Mamadou

Un troisième exemple est la maison réalisée pour lui-même par un tâcheron de Rufisque (banlieue de Dakar), Mamadou S. Le lotissement, illégal, a vu le jour vers 1970. Il en est de même de la construction de l'habitation pour laquelle le permis de construire a été obtenu en 1977 (Fig. 17), alors qu'elle était presque achevée et habitée en 1979.

La maison est entièrement pensée et exécutée par son propriétaire comme un outil pédagogique, "œuvre de pionnier" selon ses propres termes. Elle est située dans un quartier encore peuplé de cases, non viabilisé mais où l'adduction d'eau et d'électricité existe. La maison est séparée par un mur en deux moitiés volontairement différentes:

- Une moitié est de "type européen" et correspond au modèle voulu par le chef de famille. "Quoi qu'on dise, je tends vers une certaine évolution qui va vers le côté occidental par le fait que moi je n'ai connu que la colonisation française donc la colonisation occidentale et j'ai grandi là-dedans, c'est ça que je connais et quand j'évolue, j'évolue dans ce sens-là."

Cette moitié est pour Mamadou lieu de travail et de prestige, en même temps qu'un exemple de son savoir-faire pour les "futurs clients". La première pièce est d'ailleurs un bureau meublé d'une table à dessin. De la porte d'entrée, les visiteurs emprunteront de manière presque obligée les "pas japonais" menant au salon, franchissant ainsi le gazon sans le piétiner.

La référence à un modèle architectural européen dans cette moitié de la maison n'exclut pas la recherche, très en vogue à Dakar, d'une "identité négro-africaine" (terme utilisé par de nombreux architectes en place). Celle-ci est symbolisée par une case à toit de chaume et sans murs construite dans le jardin. Elle est baptisée "salon de thé". En fait c'est un lieu de prière ou de sieste pour le maître de maison. La case sera protégée par une haie, la "forêt", et l'accès à cette cour d'honneur sera commandé par une sonnette.

- L'autre moitié a son propre accès de l'extérieur. La cour sablée, avec accès direct à la cuisine, est l'élément essentiel, domaine des femmes (Mamadou a deux épouses) et des enfants. Mamadou explique: "Je me suis arrangé, pour aménager la cour, à la diviser pour deux catégories d'individus. J'ai des gens qui sont plus évolués, qui ont l'habitude justement de voir la grande cour avec son gazon, ses arbustes, ses fleurs, et j'ai une autre catégorie d'individus, ceux que j'appelle conservateurs, qui n'ont pas l'habitude de voir ça, mais qui se contentent d'une simple cour sans arbuste, donc du sable. Alors je l'ai conservée justement pour le côté extérieur, là-bas." Femmes et enfants sont à l'évidence parmi les "non évolués". Les enfants pourront s'adapter, se préparer à affronter le grand salon. En attendant ils devront rester dans la cour sablée, où les femmes et la bonne pourront également continuer à pratiquer à leur aise la cuisine sénégalaise tout en surveillant les enfants.

TERRAIN VAGUE

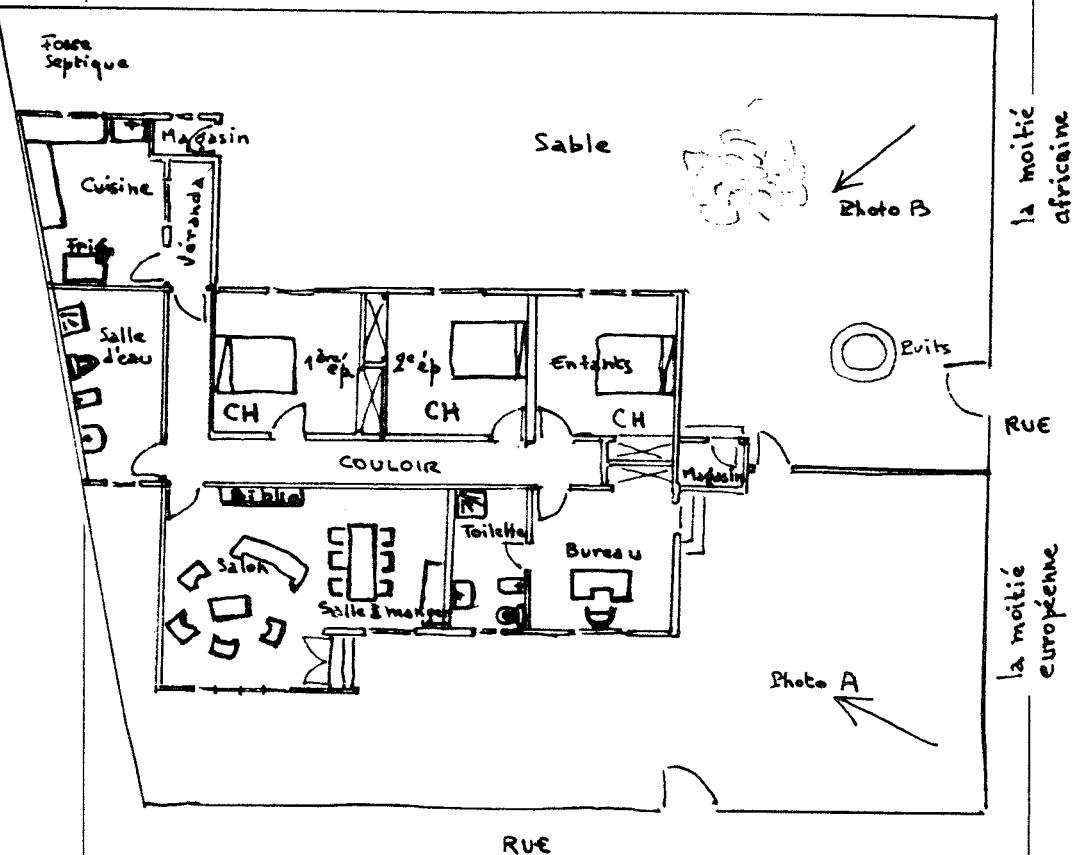


Fig. 17

Maison de Mamadou. Plan ayant obtenu le permis de construire, conforme à la réalisation.

House of Mamadou discussed in the example. Plan that obtained the construction permit and that has been built accordingly.

La maison est donc œuvre “pionnière” dans un quartier traditionnel. Conçue et réalisée par le propriétaire qui l’habite, elle tient compte des pratiques sénégalaises en ville. Mais elle est avant tout “un outil pédagogique pour les femmes, les enfants, les non évolués”, et une expression promotionnelle des capacités du propriétaire à réaliser des villas de type européen.

Cependant la division en deux moitiés strictement séparées n’aura pas tenu longtemps: malgré l’aspiration de Mamadou à s’installer une chambre pour lui-même dans son bureau, il doit se conformer aux usages et rendre visite à ses épouses à tour de rôle, mangeant alors dans la chambre de celle qui a préparé le repas et qui est “de tour”.⁶ Et tout compte fait, il considère plus confortable et plus conforme au code de politesse sénégalais de prendre ses repas assis par terre. Lorsque des invités intimes se présentent, on prend le repas dans la chambre des enfants “car il n’y a pas de meubles à déplacer”.

Deux ans plus tard, j’ai pu constater que la moitié européenne de la construction est passablement délaissée: le salon n’a pas de meubles, le gazon anglais n’a pas résisté au climat et vient d’être remplacé par du “gazon” sénégalais, la case semble oubliée, cachée par une épaisse haie, la “forêt” voulue par Mamadou. Lui-même, n’ayant pu réaliser son rêve d’être entrepreneur, est devenu un modeste tâcheron. En revanche, la cour arrière s’est métamorphosée (Fig. 18). Elle est devenue presque une pièce à vivre. C’est là que se tient le plus souvent le chef de famille près des siens, proche de son environnement familial. Le bureau est provisoirement abandonné à un neveu dessinateur.

Cette cour arrière est redevenue cour africaine: la partie la plus proche de la rue (A, Fig. 18) permet de recevoir les visiteurs, de prendre des repas, de faire la prière, c’est le “champ de co-présence” retrouvé.⁷ Côté rue elle ouvre sur une porte d’accès pour une future voiture et sur deux pièces en construction destinées à devenir boutique. Au fond demeure la cour réservée aux usages domestiques, aux femmes et aux enfants. Il convient de noter que cet espace est lui-même séparé en deux, une partie cimentée qu’on peut laver à grande eau (D, Fig. 18), et une partie au sol sablonneux (E, Fig. 18) permettant d’égorerger le mouton selon le rite. La partie B de la cour arrière constitue un espace mixte, à la fois lieu de certaines activités domestiques (lessive par exemple), et lieu de rencontre. L’escalier vers la terrasse préfigure une surélévation.

⁶ L’expression désigne dans le langage courant à la fois l’accomplissement du devoir conjugal et la préparation du repas pour toute la maisonnée. Généralement l’épouse est “de tour” pendant deux jours de suite.

⁷ Cf. DELUZ, A.; LE COUR-GRANDMAISON, C. & RETEL-LAURENTIN, A. (1978), “La natte et le manguiet” (Mercure de France, Paris).

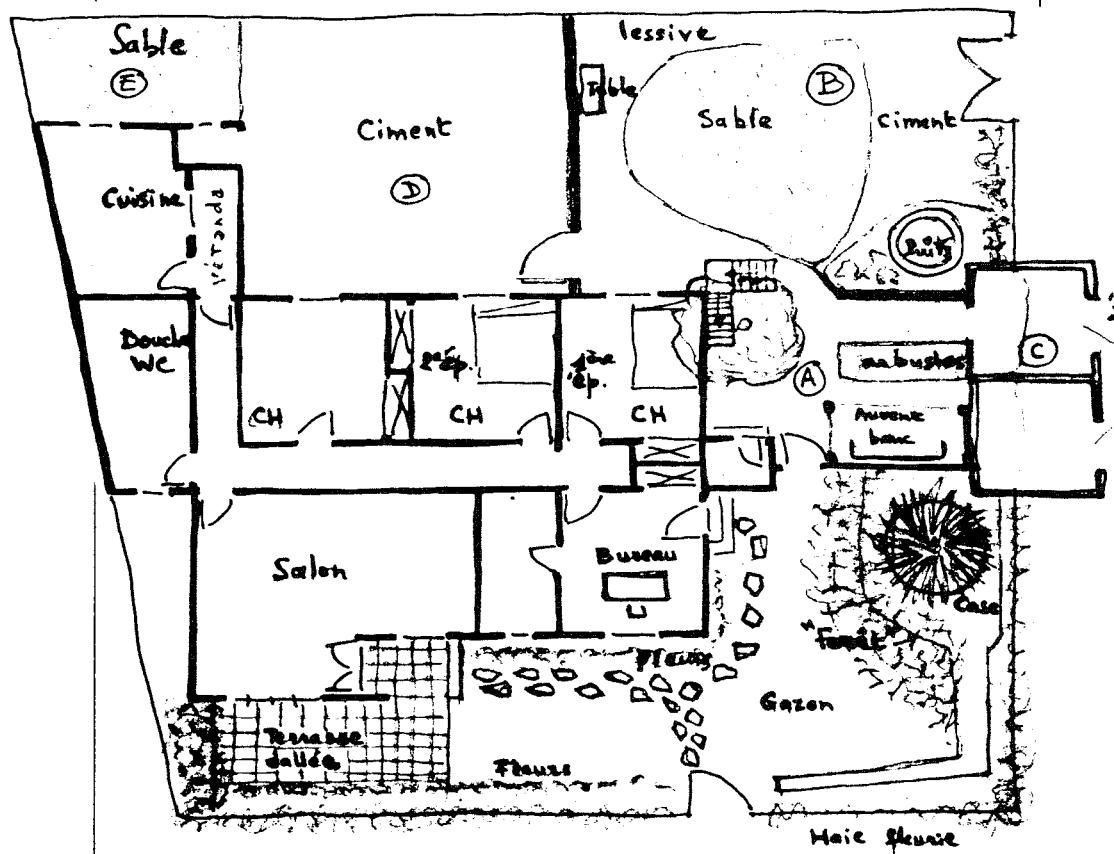


Fig. 18

Maison de Mamadou. Relevé de 1982. On y note les changements des espaces extérieurs.

House of Mamadou discussed in the example. Plan form 1982.
Changes in exteriore spaces are noticeable.

4. Conclusion

Dans les trois situations urbaines évoquées brièvement ici, qui ne sont pas singulières mais au contraire représentatives des conditions d'urbanisation dans une grande ville africaine comme Dakar, on pourrait mettre au seul compte de la précarité et de l'instabilité sociales en ville les transformations continues apportées à l'habitat.

Effectivement, la pauvreté des moyens impose une progressivité des travaux qui s'étalent couramment sur une dizaine d'années. Par ailleurs, les modifications apportées au projet d'origine tiennent compte de l'évolution des besoins. De même les situations de chômage, de sous-emploi ou de parasitisme familial sont peu compatibles avec une vision figée de l'organisation de l'espace habité.

Cependant, au-delà des facteurs socio-économiques qui jouent un rôle important dans les transformations de l'habitat, on est conduit à mettre en cause également l'importation de types d'habitat occidentaux. Ceux-ci, même adaptés, correspondent mal aux pratiques des habitants. L'urbain signifie encore souvent un habitat de type européen. Les villes, pour la plupart de création coloniale, sont le lieu privilégié de diffusion des modèles occidentaux. Ces villes continuent à jouer ce rôle même après l'indépendance, prolongeant ainsi la domination coloniale.

D'autre part, la double référence des pratiques aux modèles traditionnels et européens engendre des contradictions qui sont lisibles dans l'espace. L'exemple le plus fréquemment rencontré est la cuisine. Aménagée d'abord à l'europeenne, elle est utilisée en réalité comme débarras ou cellier, les repas étant préparés à l'extérieur, dans la cour. De même, les changements répétés d'affectation des pièces et des personnes dans les pièces traduisent dans une large mesure les difficultés de la gestion simultanée de modèles africains et européens.

Nous avons vu en effet que les relations de parenté restent extrêmement, et nécessairement forte et que les relations statutaires entre les individus prennent le pas sur les liens affectifs entre personnes. En outre, elles sont très diversifiées en raison de l'extension des groupes de parenté et aussi très variables. Selon qu'on prend pour pôle le segment matrilinéaire ou patrilinéaire, la position des individus dans l'ensemble change de manière notable. C'est la structure du groupe familial constitué à un moment donné qui la détermine. La polygamie renforce encore le système puisque les pôles époux/épouses sont variables dans le temps et se déplacent dans l'espace, les pôles parents/enfants étant soumis aux mêmes mouvements.

Cette mobilité des personnes entraîne une grande flexibilité dans l'organisation de l'espace habité comme l'exprime un jeune architecte sénégalais :

“Il faut que les gens qui viennent à la maison voient tout le monde, mais néanmoins il faut que chacun ait son espace, il faut que les espaces se prolongent, se suggèrent, s'entrevoient, mais avec des séquences; il faut des séquences, il ne faut pas systématiquement faire du fonctionnel, je veux dire: ceci est pour s'asseoir et c'est fini. En Afrique il y a des choses qui sont polyvalentes, il y a un récipient, on le

fait pour manger, mais on l'utilise les cinq dernières minutes pour jouer du tam-tam. . . Même si le mot salon est là et que la pratique n'est pas celle du salon originel ce n'est pas grave."

De telles constatations n'empêchent pas cet architecte, formé dans une école française, de concevoir, lui comme les autres, une forme d'habitat dont le type de référence est européen.

Dans le domaine de l'architecture, les autorités sénégalaises ont (à partir de 1975) tenté de retrouver une identité culturelle négro-africaine, ce que le Président Senghor avait depuis longtemps désigné comme "la négritude". L'architecture soudano-sahélienne a été proposée comme modèle très officiel puisqu'elle a fait l'objet d'une circulaire présidentielle.⁸ Il est d'ailleurs significatif que ces nouvelles dispositions aient déclenché une vague de transformations très marquées mais portant exclusivement sur les façades de maisons et les clôtures délimitant les parcelles.

On est resté à la surface des choses, au décor. En effet, encore aujourd'hui, pour la plupart des concepteurs, le type d'habitat importé est le seul qui soit valorisé. L'habitat évolutif qui semble le mieux adapté aux pratiques des habitants est considéré comme celui des pauvres, admissible seulement dans une période de transition, mobilité et fluidité étant synonymes de précarité, donc de mauvaise qualité. Les concepteurs admettent de les prendre en compte jusqu'à un certain point, pour autant que cette situation soit une étape vers l'adoption généralisée d'un habitat de type européen. Celui-ci est considéré comme seul conforme à une société moderne et développée. Il n'est pas encore admis que la mobilité, la flexibilité et, partant, le caractère instable, précaire et momentané des codifications spatiales soient constitutifs des modèles culturels des habitants sénégalais.

⁸ Cette conception architecturale spécifiquement sénégalaise a été identifiée dans le *parallélisme asymétrique*, ainsi défini dans "Le Soleil" (quotidien dakarois), le 12.2.1974: "Le parallélisme asymétrique c'est donc, réduit à sa plus simple expression, la répétition diversifiée du rythme dans le temps et dans l'espace, c'est la diversité dans la régularité, en un mot c'est la concrétisation de cette impression, ou de cet élément d'irrégularité qui caractérise le rythme négro-africain". Un architecte sénégalais parle à ce propos d'une "spontanéité dirigée, équilibrée, tout en maintenant l'unité architecturale".